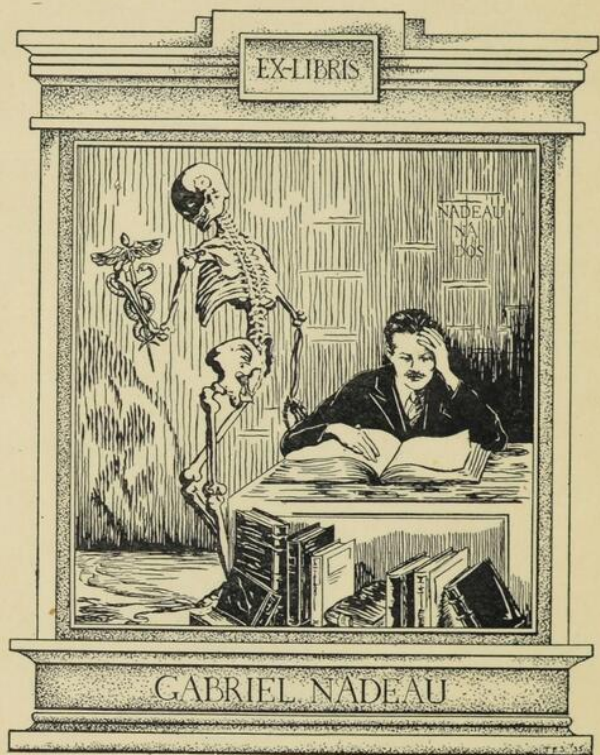


LE FRANC
—
LES
VOIX DE MISERE
ET
D'ALLEGRESSE



LES

LES VOIX DE MISÈRE

ET

D'ALLÉGRESSE

EXEMPLAIRE N° 487

MARIE LE FRANC



LES
VOIX DE MISÈRE
ET
D'ALLÉGRESSE



PARIS
LES EDITIONS G. CRÈS ET C^{ie}
XXI, RUE HAUTEFEUILLE, VI^e
MCMXXIII

PQ
2623
E383V64
1923

LE PUIITS

*Au puits de mon cœur, je me suis penchée.
Une ombre stagnante en couvrait le fond,
Et cette ombre m'a reproché,
En mots obscurs, mon abandon.*

*Alors, j'ai saisi la chaîne à deux mains :
Le seau tintant, vide et rouillé,
Semblait connaître le chemin
Qui ne m'était plus familier.*

*Il brisait les noires surfaces
D'un coup sourd, comme une glace,
Et du silence et de l'oubli
Cassait les plis.*

*Une fois plein, il secoua la chaîne
Ainsi qu'avec des mains humaines,
Et le signal, venu des profondeurs,
Me fit peur.*

*Alors j'ai tiré, de tous mes efforts,
En tremblant un peu devant ce mystère,
Devant l'inconnu qui sortait de terre,
Devant ce vieux puits qui montait aux bords.*

*En arrivant à la surface,
L'invisible avait une face,
Et le soleil
Avec le seau rouillé faisait un bloc vermeil.*

*Des hommes noirs formaient la chaîne
Derrière moi, sur le chemin,
Et sitôt le seau plein sorti de la fontaine,
Ils l'enlevaient de mes mains.*

*Tout un jardin en détresse
Attendait à l'ombre du puits,
Un grand village flambait aussi
Comme une meule, de sécheresse.*

*Et du soir au matin, j'ai déroulé ma chaîne,
Mes bras se sont levés vers une immense peine ;
J'ai tressailli au choc
Du seau sonore au ras d'un bloc.*

*Il s'emplissait comme une bouche
Dans une avidité farouche ;
J'attendais qu'à sa soif il bût,
Que d'eau profonde il se repût.*

*Et chaque fois que plein il montait aux surfaces,
Sans que j'eusse le temps d'y réfléchir ma face,
On le saisissait de mes mains,
Je sentais la fraîcheur imbiber les chemins.*

*Mes pieds dans l'herbe étalent mouillés,
Et mes bras ressemblaient à la chaîne rouillée,
Mais il restait toujours
Au fond du puits une eau qui criait vers le jour.*

*Et quand la tâche fut finie,
Le village apaisé et le jardin agreste,
Et les hommes noirs endormis,
Mes mains continuaient, sans se lasser, leur geste,
Patiemment, et vainement à l'infini.*

EXALTATION MATINALE

Je tiens en mains le faisceau de mes forces ;
Mon être est à la fois paisible et exalté.
Le sens de ma fragilité,
De mon tronc clair, tombe comme une écorce.

Je suis montée au haut de l'univers ;
Je ne sens plus ma corbeille de peines,
Et le soleil joue à travers
Le réseau de mes veines.

Le vent a transpercé la feuille de mon corps ;
Je n'ai plus de substance,
Je suis le réseau d'or
Que l'été fait flotter dans ses mâts en partance.

Du haut du mont, je te vois, ô Soleil,
Samson attaché à ta roue en flammes...
Je peux, vers qui je veux, tourner mon âme,
Mais tu dois parcourir le même champ du ciel ;

Dans le même foyer allumer tes aurores,
Et ne pas choisir ton couchant...
Si malgré l'heure je rêve encore,
Je ne réveille pas les herbes dans les champs.

J'entends mon cœur battre dans ma poitrine,
Au milieu du silence et de l'immensité,
Comme la nuit, au cœur des muettes cités,
Retentit un marteau d'usine.

Je vis... Je ne sais rien de plus.
L'essence d'autrefois, amour, force, sagesse,
Sur ma colline de jeunesse
Est aujourd'hui le superflu.

J'ai mis du temps à découvrir la cime ;
Je ne savais que je montais.
Tant de buts divergents m'exaltaient
Et divisaient le chanvre en ma force unanime.

Mon corps de jeune archer, à la vie suspendu,
Courbait son arbrisseau au-dessus de la pente.
Que de poursuites, que d'attentes,
De sandales usées dans les sentiers perdus !

Mais je suis là... Mes mains, vides en apparence,
Font des rayons avec leurs doigts,
Et je tiens serré contre moi
Un bloc ardent, un bloc immense.

O Vie, sur ma colline de beauté,
Me donnes-tu un temps, me donnes-tu une heure ?
Qu'importe que tu t'en ailles sur l'heure,
Chacun de tes instants contient l'éternité.

Et dans la présente minute,
Je parcours le champ du passé,
Et l'avenir ensemencé,
Et j'entre en mon présent, arène aux chaudes lutttes !

Et si tu te sentais, mon corps,
Vaciller tout d'un coup au bord du précipice,
Je crois que ta pensée, libérée du calice
Où s'étiolait le pistil d'or,

Sur les sommets tout blancs de givre,
Lancée de roc en roc, défiant le néant,
Jaillirait du cerveau béant
Pour chanter le poème de vivre !

Montréal (Canada), déc. 1920.

LE PLAISIR

Le plaisir t'a tendu comme un arc, ô mon corps !
Je ne puis contenir les flèches de ma joie ;
Je les sens se durcir entre mes mains qui ploient,
Frémir et s'élancer en traits de feu et d'or.

Et te voilà, mon corps, dressant ta figurine
Dans le cristal vibrant du ruisseau du matin ;
Le sol fuit sous tes pas, et vers le ciel lointain
Tu t'étires, tu tends tes bras et ta poitrine.

Tour à tour, tu raidis ou courbes ton roseau ;
Sur la pointe des pieds, ferme, tu t'équilibres ;
Ta mâtüre invisible, au gré des brises, vibre,
Et ta barque, mon corps, vogue en de fluides eaux.

Tes cheveux fous sont bus par l'air, et ton visage
Reflète dans ses yeux tout l'univers mouvant,
Ainsi qu'un train rapide accroche dans le vent
L'écharpe aux mille tons du flottant paysage.

Mais ton ardeur se brise et ta force te fuit ;
L'espace est lourd, soudain, sur ta charpente frêle ;
La colonne que rien ne soutenait chancelle,
Le bras cède, et le pied cherche en vain un appui.

Le carquois du plaisir s'est vidé de ses flèches,
Et tu croules du haut du magique décor,
Sur le sol, masse informe et meurtrie, pauvre corps
Que l'âme pitoyable, en chien fidèle, lèche.

L'AME NOUVELLE-NÉE

O toi qu'obscurément depuis longtemps je porte,
Ame nouvelle-née, entre dans la maison.
J'ai travaillé, pour la bâtir, bien des saisons,
Et je doutais qu'un jour tu pousserais la porte.

Ouvre grand la fenêtre et va droit au foyer ;
Découvre, en l'angle obscur, la solitaire rose ;
Que ton tranquille instinct te mène au cœur des choses,
La maison claire attend ton chant pour s'éveiller.

Ta main, prête à l'effort, s'allonge vers la flamme.
Le mur de la maison est tiède. Au ciel transi,
Quelque chose, à travers la brume, hésite aussi :
Prépare à la lumière un chaud berceau, mon âme.

Serre le bloc de vie en l'étau de tes bras,
D'un geste qui meurtrit plutôt qu'il ne caresse ;
Contre ses angles durs, si c'est toi qui te blesses,
Mon rouge cœur, presse plus fort, ne faiblis pas.

Tu portais ta pensée, en gerbe éparpillée,
Mollement, ô mon âme, en ton repli secret :
Des retombantes fleurs, fais un ferme bouquet,
Et plonge en ton cristal la gerbe mieux liée.

N'hésite pas au seuil. Entre. C'est la saison
Où l'on compte les fruits rangés sur l'étagère ;
Je te tends humblement ma hotte trop légère
Et remets en tes mains les clefs de la maison.

LE FRÊLE RAMEAU

Tout en haut de l'arbre de vie,
Le cœur est un frêle rameau ;
Les basses branches ont envie
Du ramage de ses oiseaux.

Sa tendre feuille est la première
A supporter les coups de vent,
Et la matinale lumière
Entre d'abord sous son auvent.

D'en bas, les terrestres tempêtes
Qui battent le tronc altier,
Jusqu'à la cime se répètent,
Ébranlant le cœur tout entier.

Pour montrer sa fine ramure,
Pour voir comme il résiste au temps,
Oh ! n'arrache pas sa verdure,
Laisse-lui ses oiseaux chantants.

Ne courbe pas trop son panache,
Laisse-le flotter sur la tour :
Quand l'arbre étouffe, il a pour tâche
De mettre un peu d'espace autour.

A force d'élaguer la branche,
De vouloir que le rameau nu
Supporte à lui seul l'avalanche
Au sommet du monde inconnu,

Le cœur, dépouillé de ses rêves,
Dans son automne deviendrait
Sec et cassant, vidé de sève,
Et bois mort au pied des forêts.

L'ÉMOI FURTIF

J'ai vu votre maison et les rideaux fermés.
Il y avait, partout ailleurs, de la lumière.
Comme un portrait de vous, la façade sévère
M'a rappelé que vous ne pouviez pas aimer.

Vous êtes loin. J'ai contemplé la maison grise.
Je vois votre air bien né, je vois vos calmes yeux ;
Dans l'aride sentier, je vous suis de mon mieux,
Si ma moelle faiblit soudain, je la maîtrise.

Et cependant, parfois, quelque chose suspend
Votre geste si ferme et votre voix si libre ;
Votre cœur, mal à l'aise hors du clair équilibre,
Pour se reprendre, au bord de l'inconnu, attend.

Je fuis vos yeux. Mais d'en dedans, je vous regarde,
Et de tout mon amour, et de tout mon effort,
Je pousse sur votre âme, au long des sables d'or
Où son lourd chariot a glissé par mégarde.

Mais mon aide, en secret, gêne votre fierté ;
Et d'un brusque sursaut votre âme se dégage.
Vous remontez la pente, et mon frêle attelage,
Seul sur les bords obscurs, cherche à s'orienter.

Tout est mystère, et doute, et silence, et vertige :
Le fleuve qu'on ne peut franchir roule entre nous ;
Vous n'avez pas posé le front sur mes genoux
A l'heure où votre cœur sentit ployer sa tige.

Mais il s'est, malgré lui, incliné vers le mien ;
Et le suprême instant où l'âme suspendue
A failli s'élancer, de sa branche tendue
Au-dessus de la vie profonde, m'appartient.

Nous resterons chacun sur la rive où nous sommes,
Mais votre émoi furtif qui fit, de son roseau,
Jusqu'aux bords desséchés monter les fraîcheaux,
Valut mieux que le geste ordinaire des hommes.

O DON DE T'ÉMOUVOIR

O don de t'émouvoir que tu gardes, mon âme.
La desséchante vie a beau passer sur toi :
La même graminée refleurit sur le toit,
Dans le foyer d'hiver flambe la même flamme.

Le vent use sa force à l'arbre de nos corps,
Mais l'âme, chaque fois qu'elle se sent émue,
Est docile à la brise, et doucement remue
Sa feuille, au moindre choc, au bout du rameau d'or.

O don de s'émouvoir, source au bas de la pente;
Le village altéré qui vit au fond de nous,
Et son troupeau d'agneaux, et sa bande de loups,
Tout le jour, sur les bords, se presse en masse ardente

Mais le matin, la source est pleine de nouveau,
Et le cœur qui s'éveille ouvre ses sombres portes,
D'où les vierges désirs, en robes blanches, sortent
Pour être les premiers à boire aux fraîches eaux.

MATINS DE L'ETRANGER

Matins de l'étranger, matins éblouissants,
Chaque jour entre en moi le froid de votre lame ;
Votre cristal de neige étincelle en mon âme,
Et votre givre en fleurs court au long de mon sang.

Matins de France, ô doux matins en robe grise,
Rose humide cueillie aux pierres d'un vieux mur,
Matins lents à franchir les portes de l'azur,
Qui sortez de la nuit comme on vient de l'église.

Matins de l'étranger, lustre pendu dans l'air,
Je vois votre cristal à travers un nuage,
Et vous, matins français à l'indécise image,
C'est vous qui dans mon cœur restez les matins clairs.

NE ME TIENS PAS SI FORT, JEUNESSE

Ne me tiens pas si fort, Jeunesse, ma Jeunesse,
Laisse-moi reconnaître où tu mènes mes pas ;
J'étouffe sur ton cœur trop proche, et ne sais pas
Si je voudrais crier de douleur ou d'ivresse.

Je me raccroche à ton épaule, et je ne suis
Qu'une âme chancelante entre tes bras, mon maître ;
J'ai beau vouloir, par-dessus toi, me reconnaître,
Te pousser du chemin dansant où je te suis...

Nous passerons devant les miroirs, et mon âge
T'apparaîtra soudain avec ses yeux hagards ;
Tu tourneras alors, vers d'autres, tes regards,
Toi qui comptes si bien les ans sur les visages.

Laisse-moi, par-dessus ton épaule, grandir,
Ne me tiens pas si fort, desserre ta caresse,
Toi qui rouvres en nous, chaque fois que tu presses,
Le seul mal que le temps ne peut qu'approfondir.

Je ris plus haut que toi, mais ma bouche est de marbre ;
Dans le fol tourbillon, qui sera le vainqueur ?
Parviendras-tu, Jeunesse, à secouer mon cœur
Comme une feuille morte attachée à ton arbre ?

Je me dégage enfin, je t'étouffe à mon tour :
Ton jeune sang peut bien couler, je continue,
D'une taille enfin libre et d'une épaule nue,
Toute seule en la salle immense et sans contours,

Le long d'un clair chemin, et sans que tu me portes,
Au rythme d'un orchestre aux lointaines rumeurs,
Et sans même savoir qu'à mes pieds tu te meurs,
Le solitaire pas qui conduit jusqu'aux portes.

O SAGESSE CONQUISE

O Sagesse conquise, en marchant près de vous,
Je regarde soudain par-dessus votre épaule :
Dans ma sécurité, quelque chose me frôle,
Une obscure terreur fait plier mes genoux.

Et je comprends alors que je vous tiens à peine :
Ce n'est que des vieux maux que vous avez remis ;
Pour le long avenir vous n'avez rien promis,
Et vous ne pouvez rien pour les futures peines.

La vie est là, qui n'aime pas les beaux discours,
Les yeux aux clairs regards et les cœurs sûrs d'eux-mêmes ;
Pour soumettre le sage à l'épreuve suprême,
A des moyens toujours nouveaux, elle a recours.

Elle choisit la forme et le temps de la lutte,
Et quand, sans prévenir, sa rude main s'abat,
O Sagesse qu'effraie un inégal combat,
Le cœur, pesant sur vous, vous entraîne en sa chute.

DÉFI

L'intentionnelle vie avait rasé la plaine,
Fauché ce qui la gênait,
En laissant debout le genêt
De ma silhouette humaine.

Alors, ainsi qu'un vent de mer
Au large prenant racine,
Elle vint, sur le genêt vert,
Secouer ses feuilles marines.

J'avais froid,
Je ne connaissais plus la plaine,
Et je serrais comme une haleine
Ma mince robe autour de moi.

Mon visage,
Fouetté d'embruns amers,
Se creusait comme un coquillage
Où l'on entend venir la mer.

Mais tout à coup, ô Vent, j'ai compris ta voix brève
Toi qui martelles les rochers,
Mais te fais tendre pour marcher
Sur les œillets des grèves.

Et dans la plaine, j'ai chanté,
A pleins poumons, un chant farouche,
Pour mieux sentir ton âpreté,
Comme du sel, fondre en ma bouche.

Et j'ai laissé mon vêtement
S'en aller par lambeaux de mon torse,
Afin qu'à travers l'écorce,
Tu pénètres jusqu'à ma chair, ô Vent !

J'étais la force minuscule
Que tu courbes sans briser,
Et du bloc de mon corps serrant ses molécules,
Et de l'arc de mon cœur grisé,

Mes deux mains précises et sèches,
A l'insaisissable sanglot,
A l'écume qui monte à la gorge des flots,
S'amusaient à lancer des flèches !

LA MONTÉE

Je vais je ne sais où. Je marche dans la nuit,
Et je trébuche au vent du doute.
Le brin de laine de la route,
Rampant et flasque, me conduit.

Mes pieds paralysés se plantent dans la terre,
Et dans mon cœur sans volonté,
Et dans mes molles artères,
Tout le froid du monde est monté.

Mais quand je sens mon corps vaciller sur son arbre,
Avec son feuillage de chair,
Comme une lampe sur un marbre,
Quelque chose, en moi, reste clair.

Mon esprit indompté, le long du chemin terne
Où mes yeux ne me guident plus,
Au bout de mes doigts perclus,
Balance sa rouge lanterne.

Et l'inhumaine nuit où les flèches du gel
Pénétraient ma vivante cible,
Se change en nuit de Noël
Avec des bergers invisibles.

Je monte la colline et me grise de vent ;
Sous ma cape qui s'effiloche,
Mon rude cœur va de l'avant,
Cherchant sa route au son des cloches.

ARTIFICE

Penchés, face tendue, aveugles joailliers,
Les hommes se passaient, avec des flatteries,
La chaîne de leur joie aux fausses pierreries
Qu'au creux de leur main sèche ils regardaient briller.

Lorsque arriva mon tour d'examiner la chaîne,
D'en étudier le grain, d'en calculer le poids,
Un anneau corrompu se brisa dans mes doigts,
Égrenant le collier de l'allégresse humaine.

Mais l'or faux qui coulait des illicites cœurs,
Le poison des propos aimables et moqueurs,
Et le miel qui poissait les lèvres d'artifice,

Sans qu'un des joailliers aveugles s'aperçût
Qu'une maille manquait et qu'ils marchaient dessus,
Soudèrent les anneaux de la chaîne factice.

J'OUBLIAIS TA PRÉSENCE, O MORT

J'oubliais ta présence, ô Mort.
Aux jours d'assourdissante force,
Comment te sentir, toi qui mords,
A tout petit bruit, sous l'écorce ?

Quand on soulève sur son front
La vie, abondante corbeille,
Comment, sous les grappes, sait-on
Que tu ronges déjà la treille ?

Et quand, après des ans d'efforts,
S'épanouit l'arbre de vie,
C'est que ton tour arrive, ô Mort,
Petite bête inassouvie.

Tu ne peux rien contre son front
Ceint de feuilles, sur la colline,
Ou la cuirasse de son tronc,
Mais tu t'attaques aux racines.

A mesure qu'il remplissait
Ses veines d'éclatante force,
Toi l'invisible, tu suçais
Ta part de sève sous l'écorce.

Et le bel arbre adolescent
Couronné de grappes d'espace,
Façonnait, de son propre sang,
Ton bec d'émail, ta carapace ;

Jusqu'au jour où pesant de fruits
Il laisse s'écrouler sa hotte,
Pendant que tout au fond de lui
En silence, ô Mort, tu grignotes.

NOSTALGIE

Je te cherche au delà des neiges millénaires,
Terre brune tombée au fond d'un trou béant,
Qui vogues dans les flots d'un étrange Océan,
En aveugle marin dans les plis d'un suaire.

L'hiver du Nord dressa, sur ton noir piédestal,
Avec des matériaux venus par blocs du Pôle,
Un peuple de statues de blanche nécropole
Où le gazon devient de givre et de cristal.

Et je te cherche en vain, oreiller des collines,
Encor tiédi de vent et de soleil d'été,
Où je voudrais poser mon front pour écouter
Chanter la terre libre au fond de ma poitrine.

Dans les espaces blancs, de neige ensevelis,
Où mon cœur étranger se débat, hors d'haleine,
Je t'appelle au secours, ô ma natale plaine,
Pour allonger mon corps épuisé dans tes plis.

Je veux tes âpretés, ô ma terre latine;
Couvre de tes flots bruns ce pâle monument
Sans regards, et sans cœur aux rouges battements,
Et qui va s'effriter aux vermeilles matines.

LE BONHEUR

Quand nos sombres vingt ans, d'âpres rêves rongés,
Avaient pour grande tâche, ô Bonheur, ta capture,
Nous devions t'enfermer dans une tour obscure,
Toi qui fendais l'espace avec des pieds légers.

Notre féroce amour avait des soins de haine :
Tu ne devais sourire à personne qu'à nous ;
Nous t'aurions adoré seul à seul, à genoux,
Mais en chargeant tes mains d'insoulevables chaînes.

Tu devinas le piège, et d'un bond tu t'enfuis
Loin de la sombre tour où la jeunesse avide
Aurait fait près de toi le silence et le vide...
Hélas ! nous ne t'avons jamais revu depuis.

Si quelque jour pourtant, n'observant dans la plaine
Que l'ombre rassurante et courte de mon toit,
Où, quoiqu'on s'en défende, on rêve encore à toi,
Tu venais respirer mes fleurs de simple haleine,

Je te verrais surgir de l'ombre du chemin,
Sans bouger de mon banc à ton approche lente,
Si tard, si tard, mon hôte, et ma bouche tremblante
Viendrait, en hésitant, se poser sur ta main.

FRATERNITÉ

Oh ! ne m'épargne pas, pour que j'ose affronter,
Sans détourner les yeux, sans honte et sans envie,
Celui qui semble avoir notre part à porter,
L'homme au triste fardeau, l'homme qui souffre, ô Vie !

J'ai vu dans la cité les muets tâcherons
Qui débayaient la neige à coups de pelle lasse,
Et quand je suis passée, au chaud dans mon manchon,
Leurs mains rouges lançaient leur misère à ma face.

Et j'ai vu l'émigrant au profil de vautour
Fouiller éperdûment le sillon nu des villes ;
Personne ne jetait un peu de grain autour
De sa lutte perplexe, acharnée et stérile.

Accorde-moi ma part de peine, ô juste Vie,
Pour que le soir venu, quand ils lèvent les yeux,
Les compagnons de chaîne au cœur troublé d'envie
Sentent obscurément que tu fais de ton mieux.

LANGUEURS PRINTANIÈRES

C'était un jour de Mars tiède et trop tôt venu ;
Les nuages frangeaient le ciel de molles pailles ;
En un déroulement massif, des funérailles
Glissaient leur carapace entre les arbres nus.

Le cortège prenait un air de promenade.
Aux vitres des coupés, quelques fronts haletants,
Dans la pénombre moite aspiraient le printemps,
Et la neige fondante avait une odeur fade.

L'irritable passant suivait avec effort,
Encor vêtu d'hiver, le bord de la chaussée
Par le luisant et noir cortège éclaboussée,
Et le mort anonyme était près d'avoir tort.

Il devait avoir chaud sous les fleurs de sa bière,
Dans l'air printanier, tout de langueur imbu ;
Les beaux chevaux d'ébène, inconscients du but,
D'un geste indépendant, secouaient leur crinière.

Et l'énorme cocher qu'aux jours de neige on voit
Se dresser, solennel, dans toute sa carrure,
Étouffant sous le poids de ses riches fourrures,
Laisait flotter la rêne et traîner le convoi.

FALBALAS

On ne peut pas toujours comprendre
Sur le moment chaque action
Que le cœur commet sans attendre
D'autre gré que son intuition.

Un jour où l'on sentait la vie
Riche de trésors superflus,
Comment résister à l'envie
D'acquérir un objet de plus?

On choisit au hasard, du geste,
Et quand il tombe en notre lot,
Dans la mémoire qui proteste,
Il faut ranger le bibelot.

En le voyant de près, on pense
Qu'il est doré, vise à l'effet...
On compte tout bas la dépense,
On n'est pas sûr d'avoir bien fait.

Mais que bien plus tard on revienne
Au bibelot en falbalas,
Parmi les choses anciennes,
Il a perdu de son éclat.

Il emprunte leurs tons moroses,
Mais sous ses poussiéreux habits,
Il reste encore de fond rose,
Tel qu'il nous apparut jadis.

Il rayonne dans la mémoire,
Et notre impulsive action
Représente, en l'obscur armoire,
Le trésor de la collection.

MON GRAND-PÈRE,
LE VIEUX PASSEUR

Mon grand-père, le vieux passeur
Qu'on connaissait dans le village
Pour ses fureurs et son courage,
Et qui m'aimait avec douceur,

M'emmenait en courses lointaines,
Dans sa barque, les jours de grain ;
J'avais déjà du sang marin
Et de l'audace dans mes veines.

Il manœuvrait seul l'aviron,
La voile géante et la barre,
Prenant des ris, larguant l'amarre,
Tout ensemble mousse et patron.

Il courait comme à l'abordage,
Ses pieds nus et la barbe au vent,
Ou bien paisible, de l'avant,
Étudiait chaque cordage.

Ah ! le beau, le rude forban
De grand-père en vareuse rouge
Qui reste ferme quand tout bouge
Et qu'on se cramponne à son banc.

Sous le suroît d'ombre légère,
Ses yeux qui surveillaient le temps,
Entre ciel et mer, un instant,
Se posaient sur la passagère.

On se croyait tout près du port,
On pouvait voir la grève verte,
Les maisons aux portes ouvertes,
Mais soudain on virait de bord.

Il fallait mettre tout en œuvre,
Changer la voile prestement,
Et se courber au bon moment
Pour ne pas gêner la manœuvre.

On avait contre soi le flux,
Le courant, le vent, les ondées ;
La balise rouge, inondée
D'écume, ne se voyait plus.

Là-bas, le douanier qui s'arcboute
Au corps de garde bien ancré,
Dans les espaces chavirés,
Suit du regard la belle joute.

D'un brusque coup de barre adroit,
Après une énorme bordée,
Sur le trait noir de la jetée,
Comme une flèche, on pique droit.

En lasso, on lance l'amarre,
On débarque, on chancelle un peu ;
Tout semble calme, après le feu
De la lutte, et le tintamarre...

Le grand-père, des ans plus tard,
Dut accoster l'autre jetée,
Sans peur, sur sa barque pontée,
Franchir la passe de hasard.

Je suis seule et courbe la tête,
Capitaine et mousse à mon bord ;
La mer passe par-dessus bord,
Mais au milieu de la tempête,

Il me semble qu'un bon triton
Vient à la barre et me regarde,
Et qu'alors je ne prends plus garde
Aux colères du temps breton ;

Que le ciel peut gonfler sa toile,
Comme un tambour, aux coups de vent,
Le vieux marin guette, à l'avant,
Le moment de larguer la voile.

DISCORDANCE

La fête bat son plein : on rit,
Excepté toi, masque farouche.
Tout le monde fait de l'esprit,
Mais des clous de fer clouent ta bouche.

Tes meilleurs amis, peu à peu
Ont pris une face étrangère ;
Sans l'avouer, tu leur en veux
De leur don de grâce légère.

Leur rire en ton cœur fait bouger,
A contre-vent, de sèches pailles :
L'étincelle des mots légers
Rebondit en bruit de ferraille.

Tu voudrais fuir, sans savoir où,
Et crier jusqu'à l'hébétude,
Le front posé sur un caillou,
De misère et de solitude.

LA ROSE ÉPHÉMÈRE EST LA ROSE

Ce n'est pas par la quantité
Que le bonheur vaut quelque chose...
Jusque dans sa fragilité,
La rose éphémère est la rose.

Et le bonheur est le bonheur,
N'importe ce qu'il pèse ou dure.
Il suffit qu'il soit : sa valeur
N'a pas de commune mesure.

Que le bonheur vive un seul jour
Ou monte au rosier des années,
Notre âme en reste pour toujours,
Comme un jardin, illuminée.

La tienne eut son tour, n'est-ce pas ?
Que désirer de plus, chercheuse ?
Tu reçus ta rose ici-bas,
Tout et rien, la minute heureuse.

DUALITÉ

Nous nous comprenons mieux, et nous avons fini,
Après des ans de mésentente,
D'accord trompeur et de lutte latente,
Nous qui nous tolérions, par nous sentir unis.

Dans la maison intérieure,
Voici le cœur moins exigeant ;
A l'âge des cheveux d'argent,
Voici l'âme meilleure.

Voici qu'on ne sait plus lequel des deux vous mène,
Et qu'il n'est plus comme autrefois
Deux tyrans de diverses lois,
Voici qu'enfin la plante humaine,
Entre leurs supports, monte droit.

Chacun règne à son tour, et te voilà le maître,
O cœur qui devras te soumettre.
Je te laisse accomplir ta loi ;
La vie mystérieuse est l'étrange sous-bois
Devant lequel notre âme se dérobe ;
Mais toi, me tirant par la robe,
Curieux du monde inconnu,
Tu vas sans peur, et tes pieds nus,
Portant ton caprice, voltigent,
Effleurant à peine les tiges ;
Ta bouche rit,
Et les épines de tes cris

Déchirent le rosier de l'air.
Nos fronts clairs
Sont parés de délicates roses ;
L'âme qui n'ose
Dépasser les jeunes lisières,
Maternelle et grondeuse attend à la barrière.

Nous reprendrons les heures grises,
Car tu sais bien que le cristal
De claire joie un jour se brise,
Et qu'on retourne au grès natal
Que la rugueuse vie a choisi pour sa plante ;
Nous reprendrons l'heure indolente,
L'heure qui coule, ronde, et sans aspérités,
L'heure uniforme
Et par son grain et par sa forme,
L'heure qu'il nous faudra, jusqu'au bout, réciter.
Nous nous retrouverons dans le jardin sévère,
D'où l'heure claire
S'en est allée
Glissant comme une perle au collier des allées
Où nous irons, songeant
En notre robe terne et nos cheveux d'argent,
Que le bonheur musard
Ne s'est assis que par hasard
Sous la tonnelle...

Je serai vieille...
Et toi, tu n'auras pas changé.

Au dehors, ma maison sévère
Livrera peu de son histoire aux étrangers,
Sous ses murs de grise lumière ;
Mais au dedans tu mèneras ton bruit.
Je te sortirai à la nuit
Pour laisser ruisseler ta joie,
Dans le jardin, sur ce qui ploie.
Nous connaissons chacune de nos fleurs,
Et malgré l'ombre, la couleur
De la robe nocturne où chacune s'efface.
En passant, nous dirons leurs noms à demi-voix.
Pour t'endormir, il te faudra comme autrefois,
La porte ouverte sur l'espace,
Le bruit du vent dans les rideaux,
Et l'âcre odeur du jour nouveau
Montant vers la maison ancrée
En impétueuse marée
Qui tient en suspens dans ses plis
Et l'algue inconsistante et le caillou poli,
Ce qu'on ébauche ou qu'on achève,
Désir fugace ou vœu rempli,
Qu'on laisse après soi sur la grève.

Nous serons heureux, toi et moi,
En notre alliance future.
Je t'ai laissé, selon ta loi,
Vagabonder à l'aventure
Dans les clairs chemins de l'été,
Et chaque soir, je dus entendre

Le même aveu confus et tendre
D'erreurs et de naïvetés.

Au fond, l'âme qui se moleste,
L'âme qui suit, l'œil attentif,
Le délié de ses motifs
Et le plein de ses moindres gestes,
Et de son hésitante main
S'applique à suivre le chemin
Capricieux de l'aventure,
Soupire de contentement
Lorsque d'un brusque mouvement
Le cœur achève l'écriture.

Nous serons heureux, toi et moi,
Après nos âpres fiançailles.
Je resterai dans la grisaille
De mon rôle, selon la loi,
Mais quand, par la fenêtre ouverte,
Le rêve roule en vague verte,
Je laisserai pendre mes mains
Au bord du liquide chemin.

Nous serons unis toi et moi.
Quand il faudra, selon la loi
Franchir tous deux la porte basse
Qu'après soi on ne ferme pas,
Et que l'on passe,
Sans bruit de pas,

Sur le seuil, si je me dérobe,
Prise de peur, comme autrefois,
Aux marges obscures du bois,
Tu me tireras par la robe,
O cœur enfant,
Doré comme un bouquet posé sur une bière,
Tu pousseras la porte alourdie sous le lierre,
Et mon âme qui se défend,
Te suivra par delà les suprêmes lisières.

IMPUISSANCE

Des mots, des mots, des mots,
Des mots plus qu'il n'en faut !
Ah ! la plaie des vieux maux
Entretenus et faux !

Clinquant des jeux de mots,
Friperie des propos,
Jouets de tout repos
Pour séniles marmots.

Dans la cour du cerveau,
Croupi comme un caveau,
Sous les tas d'oripeaux,
La vermine au repos.

Du bout de ton sabot,
Dans ce hideux tripot,
Chiffonnier, tu as beau
Fouiller ces vieilles peaux.

Ferrailles et grelots,
Guenilles en ballots,
Allons, mets sur ton dos
Ce grotesque fardeau.

Pousse avec un râteau,
Frappe avec un marteau,
A la place des mots,
Ah! les cris d'animaux!

Du pavé du cerveau,
Chasse les vieux crapauds,
En rouges petits pots,
Plante des mots nouveaux!

MATIN DE JUIN

O ciel bleu, vert feuillage à la courbe parfaite,
Nature ensommeillée au matinal décor,
Corbeille qui se tend aux tâches toutes faites,
Lorsque à nos doigts passifs la nôtre est vide encor.

O nature au repos, ô ruche déjà pleine,
Immobile et couvant ses trésors dans son sein,
A l'heure où notre effort s'éparpille en la plaine,
Vers des buts de hasard, comme un futile essaim.

Nature prolifique : une main, à grands gestes,
A jeté la semence au vol dans les sillons,
Et demain te voilà, dans tes robes agrestes,
Présentant au soleil ta moisson d'épis blonds.

Et nous, tes fils aussi, nous la branche puînée,
Nous, vieillis de sagesse à l'âge adolescent,
Que reste-t-il de nous au crible des années ?
Que devient la substance, et la chair, et le sang ?

Et lorsque la pensée, au fil rompu des mailles,
Au-dessus du néant se suspend et s'endort,
Nature, gardes-tu, pour d'obscures semailles,
L'impalpable poussière au fond du crible d'or ?

AU BOUT DES DOIGTS
DES HUMBLES GENS

Les vieilles gens, les humbles gens
Ont le tendre respect des choses ;
Eux les brusques, les diligents,
Dont le labeur n'eut point de pauses,

Avec des gestes de loisir
Et de nonchalantes allures,
Élèvent les mains pour saisir
Les objets d'anciennes fêlures.

Au bout des doigts des humbles gens,
Prêtes à s'écrouler, les choses,
Comme au bord de vases d'argent,
Ont l'air de délicates roses.

SOUS LE POIDS D'UN NOM,
DE FLEURS ET DE LARMES

Mon pauvre petit, mon pauvre petit,
Te voilà venu des champs de bataille...
Le pays natal est-il à ta taille,
Au fond d'un cercueil, qu'as-tu ressenti ?

Ma peine d'hier n'était pas nouvelle ;
Je n'ai pas pleuré, mon pauvre petit ;
Mes yeux étaient secs, lorsque tu partis,
Mon cœur était froid quand vint la nouvelle.

Mon pauvre petit, ah ! le lent convoi
De femmes en deuil, d'enfants des écoles,
De prêtres chantants aux lourdes étoles,
Pour toi, qui marchais si vite autrefois !

On t'a séparé de tes frères d'armes :
A l'arrachement as-tu consenti ?
Es-tu satisfait, mon pauvre petit,
Sous le poids d'un nom, de fleurs et de larmes ?

Et lui, ton aîné, couché sans linceul,
Anonyme mort aux confins de France,
— Vous veniez ensemble, à chaque vacance, —
Qu'a-t-il éprouvé d'être resté seul ?

La vieille maison est comme en dentelle,
Et te voit partir, toi l'adolescent,
Fragile et penchée et d'un air absent :
Tant de pleurs, depuis, sont tombés sur elle.

Par l'antique sol, te voilà repris,
Avec des cailloux pesants sur ton torse ;
Mais ton jeune orgueil servi par ta force,
Ton âme de lutte et ton libre esprit,

Que le tombeau soit de pierre ou de sable,
L'un si près de nous, mon pauvre petit,
Et l'autre si loin, à peine bâti,
Il ne peut tenir tout l'impérissable !

Sarzeau, 12 juillet 1921.

LE VAISSEAU DE HAUTS BORDS

Vous évoquez pour moi le vaisseau de hauts bords,
De proue abrupte et lisse et de coque parfaite ;
Au-dessus du fossé d'ombre qu'elle projette,
Sa masse est une tour de redoutable abord.

Le grand vent vagabond fait vibrer sa mâture ;
Sa flamme, tout en haut, parcourt comme un regard
Le champ illimité du risque et du hasard
Où le vaisseau de race enfonce à l'aventure.

L'équipage docile ignore son destin,
Et dans le pli scellé de son âme, le maître,
Qu'on n'ose interroger, est le seul à connaître
Le port, s'il est choisi, le but, s'il en est un.

Avec impatience, il attend la marée
Pour sortir de la baie où par loisir il vint,
L'étroite baie aussi tranquille qu'un ravin
Où ma barque invisible en son ombre est ancrée.

Et lorsque vient le flot mesuré, tendre et lent
Qui satisfait mon cœur et suffit à ma voile,
Le vaisseau lève l'ancre, obscur sous les étoiles,
Mais moi, j'entends racler sa chaîne sur ses flancs.

LE DIVIN ROSEAU

Vos vers sont à mes yeux le jardin exotique
Aux étonnantes fleurs, aux parfums exaltants,
Où faunesse enivrée, en légère tunique,
Sans témoins vous dansez sur les pas du printemps.

Vous réglez, solitaire, au lumineux domaine,
Dans l'air trempé de miel, d'épices, d'oranger ;
Avec angoisse on cherche en vain la voix humaine
Par-dessus le concert des oiseaux étrangers.

Vous dispersez au vent votre cœur innombrable,
Aux eaux, à la lumière, au gazon, à l'été,
Et comme votre pas est léger sur le sable,
On a peine à vous suivre au jardin enchanté.

On reprend, au portail, la route solitaire
Avec ses noirs cyprès et son rude gazon,
Où, vers la coupe aux bords effrités de la terre,
La rose du soleil s'effeuille à l'horizon.

Le jour tumultueux fait place au soir mystique,
Les rayons sont captifs aux résilles des eaux,
Et comme d'un sommet d'une lointaine Attique,
Je vous entends encor vibrer, divin roseau !

POÈME DU GRAND VENT

I

Le grand vent a roulé sa cape au bout du bras,
Le vent a noué sa ceinture,
Il dégage son torse et défie au combat,
En pleine arène, la nature.

Le grand vent, haut botté, le fouet à la main,
En sifflant monte la colline ;
Devant ce grand seigneur, rangés sur le chemin,
Les arbres, découverts, s'inclinent.

Le grand vent n'est pas seul ; ses beaux chiens au long col,
Ses chiens d'indocile crinière,
Sur un geste de lui, s'acharnent sur le sol,
Portant la panique aux tanières.

L'ajonc, court et rusé, met en jeu contre lui
L'imprévu de ses mille cornes,
Et quand là-bas, là-bas, résonne l'hallali,
Ah ! que la voix du vent est morne !

Le grand vent est mobile, espiègle, inventif :
De la terre, il monte aux nuages,
Et les tient chargés d'eau, pesants, noirs et captifs,
Avec l'argent de ses cordages !

Le grand vent s'est grisé de l'odeur des bosquets,
Des effluves des pommes mûres,
Et quand d'un souffle il tord son sauvage bouquet,
On veut le mettre à sa ceinture.

Le vent de la colline est sans méchanceté,
C'est comme un grand enfant qui joue,
Et lorsqu'il se raccroche à ma robe d'été,
Je tends au maladroît ma joue.

Le grand vent est un arbre immense et souverain
Qui monte, invisible, aux nuages,
Et porte un tel fardeau sur ses branches d'airain
Qu'il doit secouer son feuillage.

Et je lève mes bras, pour qu'il puisse accrocher
Sa feuille, à leur fragile écorce ;
Parvenue au sommet, je cesse de marcher
Pour que le vent pèse à mon torse.

Ah ! que m'importe, à moi qui l'aime, le tourment
Des bateaux versés sur leurs quilles ?
Le vent baigne mes doigts de son flot, tendrement,
Ainsi que de claires coquilles.

Je n'ai pas essayé de barrer son chemin
D'un mur altier, d'un toit superbe ;
Je le laisse glisser le long de mes deux mains
Et tomber sans heurt dans les herbes.

Il a droit de passage au fleuve de mon corps,
 Entre les rives de mes veines ;
Après qu'il est passé, tout mon sang garde encor
 Un goût rafraîchi de verveine.

Et lorsque le combat entre la pluie et lui
 Par sa défaite se termine,
Avec le vent, mon cœur, où tombe de l'ennui,
 Descend mollement la colline !

II

Non, le grand vent n'est pas la chanson de la mer,
 Car la mer a sa voix à elle ;
On entend les deux flots, l'un doux et l'autre amer,
 Sur le rivage, parallèles.

Et le grand vent n'est pas non plus la voix du sol,
 Il plane lorsque le sol rampe ;
Quand celui-ci demeure allongé sur son col,
 Le grand vent flotte sur sa hampe.

Le grand vent ne vient pas du ciel : il est le vent !
 Sa traîne est lourde de tempêtes.
Mais à nos yeux bornés, le ciel est émouvant
 Parce qu'il est haut sur nos têtes.

Le grand vent ne vient pas des grands bois, car les bois
Ainsi que des blés mûrs se vident,
Et parmi leurs épis dépouillés et sans voix,
C'est le vent qui remplit les vides.

III

C'est en vain que l'on cherche à savoir son secret,
Il se dérobe à l'analyse,
Comme un oiseau de mer plane sur le marais
Où le pied du chasseur s'enlise.

Si le vent ne vient pas du monde, d'où vient-il,
Lui qui nous attire et nous mène
Avec son pas léger et son souffle subtil,
Et dans sa voix la note humaine?

Le vent des troubles jours qui nous prend par la main
Et de sa force autoritaire
Nous oblige à longer, jusqu'au bout du chemin,
Le fil obscur de son mystère.

Le vent contradictoire, enfantin tout à coup,
Le vent qui nous baise au visage,
Et qui semble passer ses bras à notre cou,
Auquel on donne un nom, un âge.

Le vent qui sans effort s'élève à la douleur,
Le vent d'universelle angoisse,
Qui souffle sur la vie ainsi que sur des fleurs
Que sans briser il plie ou froisse.

Le vent qui trouve en nous un écho toujours prompt,
Et qui n'a qu'à pousser la porte
Pour qu'on l'accueille, avec ses épines au front,
Et sa ceinture en feuilles mortes.

Le vent qui monte avec son brandon exalté
Pour mettre, à ton sommet, sa flamme,
Comme au haut d'une tour conquise, Humanité,
Viendrait-il du fond de ton âme?

L'ÂME ORDONNÉE

Mon âme ordonnée est comme un jardin
De fruits mûrissants suspendus aux branches,
Et dans sa corbeille elle a, le matin,
Des hortensias bleus et des roses blanches.

Mon âme ordonnée a son banc moussu,
Son havre secret pendant la tempête;
Le triste passé vient rêver dessus,
Contre mes genoux appuyant sa tête.

Mon âme ordonnée a sur l'avenir
Hardiment bâti sa haute terrasse;
A la balustrade, elle aime à venir
Plonger à pleins bras sa cruche en l'espace.

Mon âme ordonnée a prévu le jour
Où les fruits trop pleins, gonflés dans leur gaine,
Seraient pour sa grâce un collier trop lourd,
Et l'ombre des murs une horrible chaîne.

Dans un coin obscur, sous le lierre épais,
Mon âme ordonnée a sa porte basse,
Et lorsqu'elle étouffe au fond de sa paix,
Et que du jardin étroit elle est lasse,

A l'heure où s'endort l'austère maison,
Mon âme, roulée en sa cape sombre,
A poussé la porte, et vers l'horizon
Se grise de voir avancer son ombre.

LE SITE

A quoi bon rêver, ô mon cœur errant,
D'un endroit propice où planter ta tente,
Où ta nostalgie, enfin, se contente
De vaste horizon, de brume et de vent :

A quoi bon choisir, d'avance, ton site :
La lande, la mer et l'illimité ?
Aimer un décor, et puis t'irriter
Qu'au dernier moment, ton regard hésite.

A quoi bon songer de douce maison
D'où les yeux usés mesurent la vie
Sans rancœur injuste et sans sottie envie,
Par-dessus les fleurs d'arrière-saison.

A quoi bon bâtir, ô cœur solitaire :
Le fleuve engloutit le coteau penchant,
Et dans les débris, la Mort te cherchant,
Viendra t'emporter dans ses bras de terre.

LA PALE CITÉ

Dans le monde fleuri d'étoiles sans parfum,
Sans âcre et chaude odeur de terre remuée,
Dans l'air sans coloris, sans ombre et sans confins
Où je dois quelque jour flotter, vague nuée ;

Je ne sentirai plus ton corps sous le gazon,
O mon pays natal, vibrer à mon passage ;
Tu ne glisseras plus, le soir, ton horizon,
Comme un collier défait autour de mon visage.

Toi, tu ne suspends pas de trésors aux chemins,
Ce ne sont que les biens du pauvre que tu m'offres,
Mais d'invisibles fleurs montent jusqu'à mes mains,
Et j'aime le granit dont tu remplis tes coffres.

Dans les vagues d'éther des futurs paradis,
L'âme restera seule à pousser sur la barge ;
Les sens ne seront plus, pour le corps engourdi,
La voile magnifique ouverte au vent du large.

Mais avant d'embarquer pour la pâle cité
Suspendue au-dessus du ferme paysage,
Hâte-toi d'abreuver tes yeux pour emporter
Sa face, en médaillon caché sous ton corsage.

CREPUSCULE

Je reste seule. La nuit vient.
La digue, là-bas, s'est noircie ;
Le paysage aérien
A l'air d'une tapisserie.

Dans l'universelle torpeur,
J'ose à peine fouler le sable ;
Et ma robe semble avoir peur
D'être claire et reconnaissable.

Le vent glisse, noir et sans bruit,
Sa couleuvre parmi les brousses ;
Et chaque haie, avant la nuit,
Se taille dans l'ombre une housse.

Le ciel est en flamme, et la mer,
Se hâtant au fond de la baie,
Avec l'eau de sa coupe, a l'air
De vouloir lui laver sa plaie.

Le soleil penche au firmament
Sa grande rose solitaire
Dont les pétales, lentement,
Vont bientôt s'écrouler à terre.

Et mon espoir, le soir venu,
Élève vers le ciel sa branche,
Pour cueillir, frissonnant et nu,
Un peu de la rose avalanche.

Truscat (Morbihan), sept. 1921.

APPARITION

J'ai vu ton visage, mon frère,
A travers une vitre, un soir ;
Tu t'étais levé de la guerre
Pour venir en rêve me voir.

Tu n'avais ni couleur ni forme,
Ni bras pendants à tes côtés ;
Tes yeux bleus étaient noirs, énormes,
Vivants dans les traits effrités.

Et ton regard, de mon visage
Faisait le tour, impérieux,
Car pour transmettre le message,
Tu n'avais que tes pauvres yeux.

Tu ne pouvais me faire signe,
Je t'interrogeais sans effroi,
Mais quand je compris l'intersigne,
Jusqu'au fond de mes os, j'eus froid.

Et pourtant, nous allions ensemble,
Aux jours passés, d'un même cœur,
Mais quand dans un rêve tu sembles
M'appeler, voilà que j'ai peur.

Et par la vitre, tes yeux tristes,
Insistants, incompris et las,
Où comme un reproche persiste,
Se dissolvent dans l'au-delà.

HUMILITÉ

Je suis une humble fleur dans le grand champ de vie ;
Je puis boire à ma soif l'espace et le soleil,
Me baigner à midi dans le flot d'air vermeil,
Et le soir m'allonger sur l'herbe appesantie.

Je puis jouir des droits exquis d'être une fleur,
De mon parfum flottant autour de mes pétales,
Et selon que le jour se resserre ou s'étale,
Changer à l'infini ma gamme de couleurs.

J'ai garde d'excéder tant de clairs privilèges,
Et quand à l'horizon des grèves de la nuit,
L'aube, rose marée, avance en lents circuits,
J'attends, clouée au sol, que sa vague m'allège.

Je sais que le bonheur vient de lui-même à nous,
Que le vulgaire, seul, va au-devant des choses,
Qu'au haut de son rosier, immobile est la rose,
Car l'aube, qu'elle attend, connaît le rendez-vous.

Je sais que sur le champ la nuit devra descendre,
Et qu'entre les feuillets de la terre et du ciel,
La vie, ayant fermé le livre essentiel,
Pressera doucement mon odorante cendre.

DOUCES OMBRES

Ma vie, à l'apogée, est une salle nue,
Grande, aux sonorités de navire désert ;
Les rideaux sont tirés sur la nuit et l'hiver,
Et sur le défilé des faces inconnues.

Je suis debout, ayant à mes côtés l'orgueil,
Et je sonde, impassible, et l'oreille attentive,
Les coins les plus obscurs, les vastes perspectives,
Et la neige qui fait la morte sur le seuil.

Mais à l'heure blafarde où mon courage sombre,
Où la peur fait trembler mon cœur sous son bouquet,
Dans le vide miroir du reluisant parquet,
Vous vous levez, ô mes amours, ô douces ombres !

Je sens vos fronts charmants peser à mes genoux,
Le temps a effacé vos noms et vos visages,
Vous sortez du passé, de l'oubli et de l'âge,
Et voici le moment du dernier rendez-vous.

Vos anonymes mains dressent leurs blanches flammes,
Le pas des étrangers décroît aux alentours,
La salle rétrécit ses effrayants contours,
Et vous fermez sur moi le cercle de vos âmes.

MON CŒUR EST UNE ROUGE BAIE

Mon cœur est une rouge baie,
C'est une baie amère et rouge ;
Quand l'hiver tombe sur la haie,
Dans la neige accablante, il bouge !

De son amère et rouge baie,
Mon cœur amer racle ma gorge,
La fait saigner comme une plaie
Avec les rancunes qu'il forge.

Que sa peine soit fausse ou vraie,
Qu'il s'accuse ou qu'il se disculpe,
Mon cœur est une rouge baie,
Une amère et rugueuse pulpe.

La neige tombe sur la haie...
Dans mes souvenirs, rien ne bouge.
Mon cœur jette une note gaie
Parmi ce blanc, la note rouge !

REGARDE MES YEUX USÉS

Regarde mes yeux usés
Qui ont l'air de cailloux au fond d'une eau profonde,
Touche ma peau, satin fripé,
Et vois ce qu'en a fait le monde.

Ouvre mon cœur :
C'était un bouquet de violettes.
Et maintenant, sur son éventaire de fête,
Vois donc les confuses fleurs.

J'étais assise sur la rive,
Et par derrière, tout à coup,
Quelqu'un détacha de mon cou
Le tintant collier des eaux vives.

Ma jeunesse a fondu ainsi qu'un mol argent.
On m'a tout pris,
Hormis
Ce tout petit poignard d'argent.

Dans l'herbe, qui donc l'a laissé ?
J'ai déjà dû, dans le passé,
Sentir ton acier sur mon âme,
Car c'est d'un geste clair
Que je te tourne, ô fine lame,
Vers ma chair.

LE BUISSON VERT

Avec sa danse et sa musique,
La fête est un jardin d'hiver,
Et ma gaîté un buisson vert
Au milieu des fleurs chimériques.

A la foule des étrangers,
Mon cœur se donne de lui-même,
Grisé, pour une fois qu'il aime
D'un amour rieur et léger.

Mais soudain une chère image
Apparaît dans mon souvenir,
Et sous le masque du plaisir,
Je ne connais plus les visages.

Le jardin semble déserté,
Et dans l'indifférente fête,
Cette image est la fleur secrète
Au buisson vert de ma gaîté.

VERS DES ILES...

Ne pas savoir. Ne pas savoir,
Être entouré du mur épais du doute,
Ne rien entendre et ne rien voir,
Être aux écoutes,
Le cœur battant, la gorge sèche ;
Presser sa face
A la surface
Pour une brèche.

Dans sa propre maison, se heurter à la rampe,
Ne plus savoir où est la lampe
Et la chercher ici ou là,
Trop haut, trop bas,
Toujours ailleurs, quand la voilà
A la hauteur de nos poitrines.

Voici la douce vie qu'on presse entre ses paumes,
Brutalement,
L'épi de tendre froment,
Voici le doux pavot des chaumes
Avec ses paupières baissées
Sur la couleur de ses pensées,
Le mystère en sa gaine verte
Où l'on fait une plaie ouverte
Pour savoir.

Ne pas savoir... Garder dans l'écrin la surprise,
Et laisser reposer sur la commode obscure,
Comme un collier de perles grises,
Le jour futur.
Placer le jour qui meurt, le soir, en s'endormant,
Sous l'oreiller, pour étouffer son battement,
Mais être sûr que sourdement
Il continue à vivre.

Ne pas savoir... Un jour d'après-midi tranquille,
Sur sa barque, croiser ses rames,
Et se laisser conduire aux voiles de son âme
Vers des îles...

MON ÂME A SA MAISON HANTÉE

Mon âme a sa maison hantée,
Mon âme a son fantôme;
C'est bien en vain que j'ai planté
Des coquelicots sur son chaume.

C'est bien en vain que j'ai ouvert
Ses volets verts
Sur la campagne et sur l'azur,
Et recouvert
D'un gai papier ses tristes murs.

C'est bien en vain que pour la veille
J'ai fait venir, à grand renfort
D'efforts, de pleurs et de promesses,
Une vieille,
Qui est l'amie des morts,
Et qu'on nomme Sagesse.

Le jour, je suis moins lâche,
Je descends au jardin;
L'automne aux froids ciseaux fait tomber les raisins,
L'ombre est douce,
Comme une mousse
Sur le sol;
Le grand soleil placide a l'air d'un tournesol;
Je tâche,

En m'affairant à mille tâches,
De ressembler à tout le monde,
Et lorsque le soir fait sa ronde,
Avec ses clefs à son côté
Et qu'au dortoir du ciel toutes les cloches sonnent,
Je n'ai raconté à personne
L'histoire de fantôme et de maison hantée.

La nuit il arrive aussi
Que ma pauvre âme en souci,
Courbée sur sa tige, repose
Dans le sommeil
Comme une rose
Au bord d'un vase de vermeil.

Mais je sais bien qu'elle a son heure,
La visiteuse, et qu'elle a marqué ma demeure ;
Je la pressens à des signes certains,
Et je suis mal à l'aise du matin.
Les fruits ont goût d'automne, et mes lèvres aussi ;
Il y a du vent noir partout, et du souci,
Et quand elle entre, l'étrangère,
Les bibelots s'entrechoquent sur l'étagère ;
Des sueurs montent à la rampe ;
On dirait qu'elle allume une lampe,
Tant brusquement elle éclaire mon âme.

Oh ! le tête-à-tête infâme !
Toutes portes sont closes,

Car il ne faudrait point
Qu'au dehors on sache les choses.
On se révolte sous son poing,
On halette, on crie, on supplie,
Et puis, à bout de résistance, on plie,
Comme un enfant châtié et doux.
On se sent faiblir aux genoux,
Et pour qu'elle aille ailleurs achever son orgie,
On finit par payer, avec ses yeux rougis,
Le seul tribut qui la désarme,
Des larmes.

L'ARBRE SOUVERAIN

Cet arbre souverain ombrage votre toit,
Et quand, de mon balcon suspendu dans les brises,
Ainsi qu'au bord d'un nid je viens à l'aube grise,
Dans l'espace désert, c'est l'arbre que je vois.

Mon rêve, au long du ciel, dresse de frêles marbres,
La neige fait ployer les arceaux du balcon,
La blanche et molle nuit se disperse en flocons,
Il n'est rien de réel à cette heure, que l'arbre.

Et comme un soir de fête, on cache aux indiscrets,
Derrière l'éventail, l'émoi de son visage,
Je penche doucement, vers ton mince feuillage,
O bel arbre, mon cœur et son amour secret.

LA MORT TIENT SON GRAND LIVRE

La Mort tient son grand livre en soigneuse personne,
Et quand tu dors dans tes rideaux, paisiblement,
 Sous l'abat-jour du firmament,
La Mort penchée inscrit ton nom dans ses colonnes.

Chaque brin d'herbe a sa place marquée,
Chaque haleine est pesée aux exactes balances,
 La mesure est prise d'avance
De l'urne des lys droits et des roses arquées.

N'as-tu pas peur qu'à l'horloge nocturne
Où chaque chose, à son tour, agonise,
 Ton amour ait son heure précise
Pour se faner au fond de ton cœur taciturne ?

TERRE ÉTRANGÈRE

Ce que tu m'as donné, ô ma terre étrangère,
Devrait guérir mon cœur de son ingrat souci,
Quand tu verses d'en haut tes corbeilles légères,
Une paix blanche, en moi, devrait descendre aussi.

Là-bas, il y avait des champs de violettes,
Mais lorsque avant le jour je viens sur le balcon
Suivre des yeux le vol mystique des flocons,
Serais-je sous ton ciel, France, à pareille fête ?

Le vent berce, là-bas, l'hiver comme un berceau,
Et l'âme est une plante à la fenêtre ouverte ;
La voici maintenant allègre, chaude et verte,
Comme une herbe à travers la glace d'un ruisseau.

O ma terre étrangère, en muettes sandales,
J'ai traversé ta neige où mon ombre avait froid,
Mais ta forêt d'hiver vint au-devant de moi,
Balançant sa lanterne au milieu des rafales.

Et j'ai trouvé ta hutte, un rouge feu, des voix,
Des cœurs simples et droits ainsi que des fûts d'arbre
Et j'ai compris, enfin, le poème de marbre
Que tu formes, avec la neige, au fond des bois.

Les arbres avaient l'air de filer de la laine,
Le fleuve desserrait, au soleil, ses réseaux,
Le givre mollissait aux opaques carreaux,
Et sur le seuil rêvait Maria Chapdelaine.

Montréal (Canada), 1^{er} déc. 1921.

LA VAGUE D'ÉPOUVANTE

La vague d'épouvante arrivait au galop ;
Je n'étais plus, au creux des lames, qu'une écume ;
Mon cœur de tous côtés s'emplissait d'amertume,
Ma bouche respirait à peine, au bord des flots.

Et soudain, au moment où des troubles surfaces
La vague s'élançait, haute et noire, à l'assaut,
Mon âme s'est levée, à son tour, en sursaut,
Et sa fragile vague, à l'autre, faisait face.

Toutes les deux montaient d'un formidable élan,
Sur les bords de l'abîme, en silence, dressées,
Et de toi, force aveugle, et de toi, ma pensée,
Laquelle aurait le plus de ressort en ses flancs ?

Mon âpre volonté jaillit comme une dague,
Et dans le choc suprême, avec son clair acier,
Au moment où semblait mon cœur supplicié,
Trancha dans son essor la monstrueuse vague.

Je me sentis flotter sur les paisibles eaux,
Dans une impression de liquide équilibre ;
Il semblait simple, après la lutte, d'être libre,
Et défi pour défi, d'être monté plus haut !

Et derrière le mur qu'avait bâti mon âme,
Se mêlant aux échos affaiblis de mes pleurs,
J'entendais se briser ton souffle, ô ma Douleur,
Ainsi qu'une plaintive et haletante lame !

NATURE MORTE

Quand tu t'en vas à l'aventure
Chaque matin, et qu'en marchant
Ton rêve tinte à ta ceinture
Ainsi qu'un chapelet d'argent ;

Quand tu pénètres la première
Dans le jour encore embrumé,
Ainsi qu'un rayon de lumière
A travers les volets fermés ;

Quand tes bras dans l'air légèrement,
Poussant la barque de ton corps,
N'as-tu pas pressenti le drame
Sous les dorures des décors ?

Nous sommes d'immobiles choses
Dans le vase du matin clair,
Comme d'artificielles roses
Au bout de leur tige de fer ;

Nous sommes des fleurs et des arbres,
Mais nous pourrions tout aussi bien
Être des feuillages de marbre
Sur des rameaux aériens ;

Nous voudrions nous mettre en marche
Dans ton sillage, et comme toi
Passer sous des ponts et des arches
Et sortir de l'ombre des toits ;

Nous voudrions sur nos visages
Le verger en fleurs de l'azur,
Au lieu du même paysage,
Au lieu du même pan de mur ;

Pour rencontrer les mains du monde,
Toi, tu n'as qu'à lever les mains :
Nous sommes l'immobile ronde,
Et nos bras se tendent en vain.

Il est parfois de tendres faces
Qui penchent vers nous leurs douleurs ;
Un soupir, une larme... On passe :
Nous sommes les muettes fleurs.

Un jour enfin, nos feuilles mortes,
De leurs cendres jonchent le sol,
Cependant que la mort emporte
La cendre humaine dans son vol.

GRISAILLES

Je ne sais pas quel est mon mal :
J'ai mal.
On souffrirait moins d'être plus sûr
D'une blessure.

Le ciel est gris.
Qu'attend la neige ?
Quand il neige, l'esprit
Considérablement s'allège.

Si je m'asseyais par terre
A me demander ce que j'ai...
Il gèle et les gens, affligés,
S'occuperaient de mes affaires.

D'autant plus que ce n'est rien,
Ceci, cela, que leur importe ?
Une larme qui voudrait bien
Trouver la porte...

LES ADIEUX

Il est certains adieux pires que des sanglots,
Un seul amour se fend, un seul cœur se déchire;
Il est certains adieux cachés dans un sourire,
Des pleurs prêts à tomber dans le vide des mots.

Il est certains adieux où les regards s'évitent,
Car les cœurs transparents sont plus clairs que les yeux
Il est certains regards pires que des adieux
Où la hâte se lit d'en finir au plus vite.

Il est certains adieux où l'âme met à nu
L'abîme qui sépare à jamais deux pensées :
L'une qui sur les bords, chancelante, est dressée,
Et l'autre qui déjà sourit à l'inconnu.

Certains adieux se font en dedans : le cœur saigne
D'un flot silencieux, incolore et ténu,
Qui dans la gorge étouffe, aussitôt que venus,
Les inutiles mots que la douleur dédaigne.

Il est certains adieux de farouche beauté
Où les cœurs désunis l'un vers l'autre s'élancent,
Se comprenant soudain dans le cruel silence,
Et l'instant fugitif contient l'éternité.

NOUVEL AN

L'heure du nouvel an sonne au ciel matinal,
Le geste s'interrompt, le regard s'équilibre,
Une horloge invisible au haut de l'azur vibre,
L'espace est une église immense de cristal.

Les âmes, dans la nef obscure prosternées,
Se dressent d'un élan aux premiers carillons,
Et les voilà, chantante et grave procession
Qui s'en vont au-devant de la nouvelle année.

Le temps, en précieuse et fuyante liqueur,
Aux mailles de l'azur s'infiltrant goutte à goutte,
Semble se balancer aux transparentes voûtes,
Et je lève vers lui ton calice, ô mon cœur !

VISION MARINE

Le chemin que je suis est rude, ample et désert,
La neige où je m'enfonce est une blanche grève ;
J'entends un battement de rames dans mon rêve,
Il semble que mes pas me mènent vers la mer.

Tout le long du rivage en apparence vide,
Je bâtis des hameaux de pêcheurs, des maisons
Qui suspendent leur lampe à l'arc de l'horizon,
Et la route éternelle, à leurs feux, se dévide.

L'humide obscurité balance des filets
Où mon rêve en passant accroché dans les mailles,
Fait briller dans la nuit l'argent de ses écailles,
Et mon pas fait rouler d'invisibles galets.

LA MAISON DE VIE

J'entre dans ta maison le jour de la Saint-Jean.
Ton nom est Vie, et ta richesse est écrasante.

Je suis la chétive servante
Qui travaille pour peu d'argent.
J'accepte avec joie ce qu'on m'offre
Et porte à mon poignet

Toutes mes possessions dans un petit paquet
Qu'on m'a dit de poser sur un coffre.

Quand maîtres et valets sont partis tour à tour,
De la maison je fais le tour.

Je touche aux choses
Ainsi qu'on répandrait des roses,
A la chapelle, aux pieds des anges,
Et pendant que les forts, dans les champs de midi,
Du bout de leur faucille assemblent les épis
Comme un troupeau nombreux qu'on rentre dans les granges
Je descends le seau de mon cœur
Dans le puits frais de l'ombre intérieure.

Je parle peu au Maître Vie,
Et quand les autres ont envie,
Les jours de fête patronale,
D'aller en pieuses sandales
Baiser les médailles bénites,
J'accomplis, en dedans, les rites ;

Je fais la procession tout autour de la table,
Et je sens glisser sous mes doigts
Le grain dur et poli du bois,
Et marcher me semble un miracle.

Le dimanche suspend les tâches coutumières ;
L'horloge me ressemble en sa robe sévère :
A chaque objet de la demeure
Elle dit l'heure,
Avec le même souci
Que si

Le Maître était présent pour compter sur ses doigts.
Je ne sais trop où sonne l'heure,
Je ne sais plus d'où vient la voix,
Ni pourquoi sur le seuil j'entends une autre voix.

La porte est une bouche ouverte sur l'espace.
La maison lasse
A l'air de s'appuyer sur ses roses trémières ;
Mon visage, dans la lumière
Se tend comme une haie où des lessives sèchent :
Voici des toiles de vent gonflé,
Voici des draps d'azur filé,
Voici de la lavande à mes paupières fraîches.

Je n'ai jamais la soif des vastes horizons.
Dans la vitre de la maison
Je vois le paysage ;

Un clair ruisseau dans les herbages
M'enseigne.
Sur les cailloux du fond, quelquefois mon pied saigne.
A l'eau ensoleillée, le vent fait des brisures :
Voilà pourquoi je suis moins sûre.
Je connais la douceur à la douceur des mousses,
Et voilà pourquoi je suis douce.

Oh ! garde-moi dans ta maison,
Encore, encor, pour une autre saison.
Que ferais-je sur le chemin,
Nu-pieds dans des souliers durcis, mes mains
Vides de gages ?
Je connais mal la route des villages ;
Je ne vois que poussière ;
Les charrettes, dans l'herbe, ont creusé des gouttières
Et la force des chemins las,
Goutte à goutte, s'en va par là.

Oh ! garde-moi encore un peu de temps !
Toi qui es taciturne,
Pourquoi songerais-tu à me dire : Va-t'en !
Dans les rêves nocturnes,
Mon lit clos se balance.
Le silence
Est comme une fraîche compresse.
Rien ne presse.
Le rouet a cessé de dévider sa laine
Si vite !... L'horloge étouffe dans sa gaine

La voix de l'heure.
La demeure
Est si douce à la servante pauvre,
Et si doux sont mes pleurs
Que j'entends respirer le Maître dans l'alcôve.

L'INACCOMPLI

L'inaccompli met un malaise en la mémoire,
Plus poignant qu'un remords, plus triste qu'un regret
Lorsque, dans les chemins du cœur il apparaît,
On sent que sur sa trace on poursuit l'illusoire !

On veut donner un nom au souvenir errant,
Savoir de quel tombeau sa poussière se lève ;
Quand il parut jadis à l'orée de nos rêves,
Nous avons détourné les yeux, indifférents.

Nous ne retrouvons plus son lumineux visage,
Au profil estompé, aux traits encor flottants ;
Il s'est dissous, comme une brume, dans le temps,
Et c'est en vain qu'on se remet sur son passage.

Il serait, par nos mains, devenu fort et beau ;
L'espérance à son front rayonnait comme un nimbe ;
Incroyants, nous l'avons étouffé dans des limbes,
Il rôde à nos côtés, fantôme sans tombeau.

L'inaccompli vacille au fond de nos mémoires ;
Entre les monuments massifs et charpentés
Des projets où la vie ardente a palpité,
Mollement, il élève un temple expiatoire.

Et c'est là que nos jours seront ensevelis,
Au temple inachevé dont l'inscription s'efface.
La Mort, en appliquant son masque sur nos faces,
Fait flotter sur la bouche un goût d'inaccompli.

POINTES SÈCHES

Le froid était cruel, mince et d'un blanc d'acier
Et s'aiguissait à mon haleine ;
La rue déserte avait l'infini d'une plaine
Où mon être vivant promenait son brasier.

La neige s'allongeait sous une carapace
Craquante et dure, indifférente au froid.
J'étais comme elle tout en glace
Et je riais du vent qui s'acharnait sur moi.

J'avais bâti dans la rafale
Une hutte pour m'abriter,
Et sur ses durs genoux, mon âpre volonté
Soufflait sur des braises vitales.

Ma joue en feu
Piquait comme un buisson d'épines ;
Le froid égouttait son eau cristalline
Dans l'éponge de mes cheveux.

Je me sentais comme une porte
Bardée de fer, contre le vent ;
Ma silhouette était une mouvante eau-forte,
Un trait noir sur le sol blanc.

Janvier était vêtu d'une robe de tulle
Fantastique dans le froid,
Et l'on voyait pour la première fois,
Dans le ciel japonais, un pont de crépuscule.

Tout était concis et précis ;
Mon haleine montait, dans du feu blanc trempée,
Et les branches des hauts érables amincis
Croisaient dans l'air sec leurs épées.

La neige, sous le pas hâtif,
Faisait craquer son herbe sèche ;
Les noirs traîneaux filaient comme des flèches :
Leurs ombres avaient l'air de grands loups fugitifs.

O merveille, une flamme
Crépitaît au bout de mes doigts,
Et tu bondissais devant moi
Sur l'étang désolé de la ville, mon âme !

Et dans les roses clartés
Qu'on sentait à travers le marbre des collines,
J'ai connu ce soir-là l'exaltation divine
D'un invisible amour, en marche, à mes côtés.

LE RÊVE

Dans le vase du jour encor vide et sonore,
Je plante un rêve chaque matin ;
Je ne sais rien de son destin,
Je ne sais s'il tiendra ses promesses d'aurore.

Je l'ai cueilli sans faire exprès
Dans le buisson de mes pensées,
En embrouillant dans la rosée
Les gestes de mes doigts distraits.

Je l'ai placé sur la table sévère
Dans le logis silencieux,
Et je n'ai qu'à pencher les yeux
Pour sentir sa caresse au bord de mes paupières.

Je puis le laisser seul et m'en aller dehors
Après le troupeau de mes peines :
Il y aura ce soir, à ma porte, une haleine
Dans la noirceur du corridor.

Je rentrerai un peu morose,
Ne sachant pas très bien le nom de mon ennui,
Quand soudain, devant moi, mon rêve épanoui
Gravement me tendra sa rose.

LE CHAMP INGRAT

Je voudrais que mon corps fût une plaine franche,
Sans surface débile et sans défauts secrets,
Dont la robuste vie en clairs ruisseaux s'épanche,
Sans détours, sans remous et sans brusques arrêts.

Et je voudrais pouvoir demander à sa terre
L'effort inépuisable, immense et soutenu,
Sans risquer de vider le sang de ses artères,
Ou mettre, sous le soc, ses racines à nu.

Mais l'humaine substance est une glèbe molle,
Et quand l'esprit la fouille avec son aiguillon,
Il sent que c'est un peu de poussière qui vole,
Et que derrière lui s'écroule le sillon.

Il regarde le champ ingrat, rétif, immense,
L'aiguille du soleil qui tourne au cadran d'or,
Et jetant au hasard la féconde semence,
Il croise ses deux bras sur son stérile effort.

FRAGILITÉ

Je me suis vantée de ma force,
J'ai dit à la vie : mets ton doigt
Sur l'épaisseur de cette écorce
Que j'ai tissée autour de moi.

Lance ta flèche, essaie ta hache
Et tous tes instruments obscurs,
Mon cœur vulnérable se cache
Sous des muscles profonds et durs.

Du haut de mon arbre robuste,
Je te surveille avec mépris,
Acharnée et ployant ton buste,
Et de tes vains efforts, je ris.

Pourtant, je reste sur mes gardes,
Je suis brave avec âpreté,
Mais dans mon défi, je me garde
De te dire où tu peux frapper.

Je rêve de coups héroïques
Sous lesquels, en masse, on s'abat,
Mais saurais-je rester stoïque
Si tu choisis d'obscurs combats ?

Et j'ai froid entre les épaules.
Soudain, j'avance à pas prudents,
Et le malaise qui me frôle
Coupe mon rire entre mes dents.

PAYSAGES

Je veux de l'infini au fond du paysage ;
Mon corps libre se heurte aux angles des cités ;
Toute barrière est destructive de beauté,
Et la rue qui m'enserme est un obscur passage.

Je veux de l'infini dans mon amour borné,
Et c'est pourquoi je vois au delà d'un visage,
Pourquoi dans un regard je cherche un paysage,
D'espace, d'inconnu, de rêve environné.

Je veux de l'infini autour d'obscurs passages,
Et je veux que mon âme, au cercueil de mon corps,
Sous les rames croisées de mes doigts dans la mort,
Vogue, les yeux fermés, vers les grands paysages.

O DOULEUR INCOMPRISE

O Douleur incomprise et muette beauté !
L'arc de ta bouche est pur et ta paupière est lisse,
Et si ton cœur de chair redoute le supplice,
Ton visage est de marbre en sa sérénité.

Mais l'homme, de ton sort, se déclare l'arbitre.
Sur ton noble visage, il met l'affront des pleurs,
Et toi qui te montrais belle et nue, ô Douleur,
Dois cacher ta beauté sous un manteau de pitre.

Sans pitié pour ta honte et pour ton désarroi,
Sur la scène du monde il traîne ta statue,
Et ta gorge, où la voix inutile s'est tue,
Bât le rappel des mots sur ses rauques parois.

Et toi qui de ton socle, au centre de la plaine,
Voyais sans t'émouvoir monter le flot du mal,
Entre les murs étroits, tu vas te trouver mal,
Sans défense exposée aux morbides haleines.

Mais ton geste suprême, avant de t'écrouler,
Les yeux brûlés de haine en leurs rouges paupières,
Est d'étreindre à la gorge, avec tes bras de pierre,
L'obscur humanité qui t'écoutait râler.

LE FIL D'OR

La vie est à vingt ans un merveilleux bocage,
Ombreux et pénétré de rayons adoucis,
Où l'on s'enfonce, ayant au cœur le seul souci
De voir, dans les rameaux, apparaître un visage.

Un seul fil d'or vous guide au dédale secret,
Et quand, dans le lacis des feuilles et des branches
Il se brise, le corps dans le vide se penche,
L'inexplicable nuit tombe sur la forêt.

D'un effort, on reprend par la main son courage
Qui sanglotait à terre et n'avait point lutté,
Jeune et surpris qu'il fut dans cette obscurité,
Et l'un soutenant l'autre, on quitte le bocage.

Le chemin paraît nu d'abord : le cœur meurtri
Frissonne en exposant ses saignantes blessures,
Son mal semble connu de toute la nature,
Et son orgueil se heurte à tout ce qui sourit.

Mais bientôt le soleil a fermé la plaie vive,
Le vent, de la mémoire obstinée, a chassé
Le doux et triste et cher fantôme du passé,
Et l'on regarde enfin les lieux où l'on arrive.

On est surpris d'y prendre un timide intérêt,
Et vaguement honteux de voir sécher ses larmes ;
Le souvenir austère, au fond de nous, s'alarme
Parce qu'un paysage inconnu nous distrait.

Sous les pas raffermis, le chemin se dégage,
La plaine a des lointains libres de tous réseaux,
L'âme est un lac, au centre, où se joignent les eaux,
Et l'on respire mieux qu'à travers les feuillages.

Nous n'avons plus besoin qu'un fragile fil d'or
Nous conduise, à l'aveugle, au limpide domaine,
Car l'âme universelle, en son sillage entraîne
Dans tous les sens, l'esprit léger, le fluide corps.

Et l'on comprend enfin que pour sentir l'espace
Nous infiltrer sa vie à travers nos yeux clos,
Et pour rompre le cercle enchanté de l'enclos,
Il fallait bien, Amour, que ton fil d'or se casse !

IL EST UNE DOULEUR SECRÈTE

Il est une douleur secrète au fond de nous
Qui coule en un filet invisible et suprême,
Mais pour l'entendre, il faut se pencher à genoux,
Et tourner pour le voir son regard en soi-même.

L'âme peut réfléchir le bleu du firmament,
Être riante et claire ainsi qu'un paysage :
Un murmure plaintif, un sourd gémissement
Montent des profondeurs à travers le feuillage.

C'est en vain que de mousse elle couvre les bords :
Et que de lourds cailloux elle étouffe la source :
Des bas-fonds reculés, la plainte arrive encor,
Et l'eau sourde persiste à reprendre sa course.

Parfois, pour l'étourdir ou pour l'apprivoiser,
On chante à pleine gorge en regardant la rive ;
Le cœur, dans son effort, s'exalte à se briser,
Mais à travers sa voix, une autre voix arrive.

Et l'on n'a plus alors que le recours des pleurs
Pour frapper goutte à goutte à la source secrète,
Et voilà que gonflée à leur flot, ô Douleur,
Tu dépasses tes bords et quittes ta retraite.

Tu te nommes enfin, au jour tu te fais voir,
Tu ne peux plus cacher aux yeux ouverts, ta face ;
Le cœur cherchant ton cœur dans ton sombre miroir,
Ne sait d'où vient le sang qui monte à la surface.

J'ENTRE DANS LA DOULEUR
AINSI QUE DANS LA MER

J'entre dans la douleur ainsi que dans la mer,
Al'heure verte et glauque où l'eau frissonne encore,
De la nuque aux talons, je sens vibrer ma chair
Qui perce de ses cris la somnolente aurore.

Mes bras paralysés se serrent sur mon sein,
Et du collier des eaux, seule, ma bouche émerge;
A mes rauques appels, il semble qu'à dessein
La mer soit solitaire, et déserte la berge.

Alors, dans un sursaut suprême de l'instinct,
Mes mouvements épars d'un coup se coordonnent,
Une lueur de vie emplit mes yeux éteints,
Sur mes muscles tendus, ma barque s'abandonne.

Je pétris de mes bras cette masse d'acier
Dont les fluides éclats jusqu'à mon sang pénètrent;
Mon cœur n'est plus, dans un étau, supplicié,
Une étrange chaleur envahit tout mon être.

Et quand je reprends pied sur le sable, la mer
Laisse égoutter sur moi ses filets de saumure,
Le soleil m'enveloppe en son vêtement clair,
Et mes muscles bandés détendent leur armure.

Je sens filtrer la brise aux mailles de mon corps,
Et l'herbe où je m'allonge est une douce toile ;
Dans ma chaude torpeur, je crois entendre encor
Un bruit de fraîches eaux ruisselant dans mes moelles

J'entends un autre flot obscur battre à mes flancs,
Mais quand, de sa marée, il menace mon rêve,
Mes yeux remplis de ciel se ferment, nonchalants,
Car je sais qu'il se brise aux bornes de la grève.

A VERHAEREN.

La beauté de tes vers m'a fait mal, Verhaeren,
Et le troupeau de mes mélancolies,
Désordonné, pris de folie,
A envahi la plaine de mon âme.

Mes mains tremblaient tenant ton livre, Verhaeren,
Et des larmes cherchaient le chemin de mes yeux,
Mon âme, en te suivant, avait passé ses bornes,
Et tournoyait sur un marais silencieux,
Entre des arches molles.

Tu fis, dans l'au delà, reculer l'horizon,
Et ma raison,
Accoutumée à moins d'espace,
Dans le cristal du vide heurtait son aile lasse,
L'infini, sans piliers, croulait dans le néant.

Et j'étais entourée d'un peuple funéraire,
Dans un paysage lunaire,
Et je ne savais plus, lisant le Passeur d'eau,
Pourquoi mon cœur tremblait entre de longs fils d'eau.

Et le Cordier du vent qui tisse de la brume,
Et le Sonneur du vent pendu à son beffroi,
Le Forgeron du vent qui frappe sur l'enclume,
Je les ai rencontrés tous les trois.

Les mots, en passant par ta bouche,
Prenaient un sens lointain, halluciné, farouche,
Et les voilà qui pendent, en loques, sous mes doigts,
Et que sous ces loques j'ai froid.

J'ai pensé à mes vers,
Et je ne sais si j'ai souffert
Dans mon orgueil ou mon humilité,
Car mon regard, de grandes images hanté,
A travers leurs carreaux ordonnés et menus,
Comme les croisillons menus
D'une chapelle funéraire,
N'a rien trouvé sur les murs nus
Que des cierges éteints, ô toi, Maître visionnaire !

J'erre dans une plaine à demi défoncée,
A la suite des fils flottants de ma pensée,
J'entends des carillons s'alarmer dans la brume,
J'ai dans la bouche trop d'amertume,
Grande Ombre, pour pouvoir t'appeler au secours.

En mon jardin étroit et court
Dont je multipliais dans le secret l'espace,
Je trouvais une certaine joie...
Tu passes,
Et je n'ai plus de joie :
Je veux du vent, des chocs énormes dans la brume,
Des cœurs martelés sur l'enclume,
Je veux heurter mon front au fer de l'horizon.

J'ai mal... Mes idées claires
Sur le pavé se sont cassées comme du verre,
Mes obscures idées ont plus d'obscur autour ;
Je hais ma forme humaine,
Car tes visions à toi ont perdu leurs contours.
Je hais les termes précis
Avec lesquels, comme au scalpel,
J'analysais mon incurable peine,
Et je hais tout autant mes rêves imprécis.

Au fond de moi, mon âme s'est creusée,
Et dans le creux,
Voilà que tes beaux vers aventureux
Se sont brisés
Pour former une noire et bouillonnante mer.

Mes deux rames se sont cassées.
Les matelots de mes pensées
Sont pleins de désarroi ;
A l'avant, le fanal de mon cœur ardent
N'est plus rouge ;
Dans les herbages, des ombres bougent
Et l'homme noir n'a plus ton roseau vert aux dents.

Quand ma peine sera calmée, ô Verhaeren,
Quand je t'aurai trouvé dans l'ombre où je sanglote,
Vois-tu, je t'offrirai ce que je puis t'offrir.
Sur les bords de l'abîme où ton image flotte,

Je veux déposer mon chagrin
Comme un bouquet d'œillets marins,
Le laisser s'en aller à d'immenses dérives,
Pour que, du bout de sa rame
Longue et ployante, mon âme
A travers les remous, le pousse vers ta rive.

LA PETITE JOIE

Une toute petite joie,
Sur la pointe des pieds m'est venue,
Une joie en robe menue,
Chaussée de soie.

Elle a secoué le loquet de ma porte ;
J'étais en dedans maussade ;
Elle m'a dit : « Vois donc, je t'apporte
Quelque chose, ma camarade. »

Je dus ouvrir : elle vint,
Sans remarquer, l'innocente,
Que j'attendais une visite plus conséquente,
Celle que l'on attend en vain.

Sa voix la précédait comme un ruisseau d'argent ;
Sur ses petits pieds diligents,
Elle fit le tour de ma chambre
Sous ses penderies de décembre.

Je m'assis par terre auprès d'elle,
Car elle avait dans son panier
Mille enfantines bagatelles
Dont il fallut m'émerveiller.

Toute petite joie,
Elle m'étourdissait de son rire ingénu,
Si bien qu'à la fin, un troupeau menu
Vêtu de bleu, chaussé de soie,

Sembla m'entraîner dans sa ronde,
Je dus nouer mes mains à ses mains sous les roses,
Nous dansions gaîment sur le monde,
Et la petite joie écrasait quelque chose.

MES RÊVES, JE SAIS BIEN
QUE VOUS ÊTES SI VASTES

Mes rêves, je sais bien que vous êtes si vastes,
Et que vous avez l'air de vouloir soulever
La coupole des cieux avec vos bras levés,
Mes rêves, je sais bien que vous êtes si chastes.

Mes rêves, je sais bien que vous vous étonnez
De la rusticité de ma maison d'argile,
Mes rêves, je sais bien que vous êtes fragiles
Et que l'ombre du cœur vous a vite fanés.

Je sais bien que mon âme est d'étroite envergure,
Qu'elle est un coin du ciel à l'instable réseau
Où pour un bref instant se posent vos oiseaux
Avant de s'envoler vers la grande aventure.

Je sais que vous venez des mondes accomplis
Et je vous ai connus avant que d'être née,
J'interroge parfois ma mémoire étonnée :
Vos faces ont laissé leur ombre dans ses plis.

Mes rêves, vous formez un cordon d'étendue
En sentinelle autour de notre champ étroit,
Et quand viendra l'instant d'ultime désarroi,
Vous nous soulèverez sur vos ailes tendues.

Vous n'avez pas de fin ou de commencement,
D'un immense Océan, vous êtes une vague,
Le positif esprit ne vous trouve si vagues
Que lorsqu'il cherche, en vain, à compter vos moments.

Je m'abandonne à vous, confiante, ô mes rêves,
Qu'aux paupières du jour quand on croit tout fini,
Vous ferez luire encore, au fond de l'infini,
Le mince trait doré de l'éternelle grève.

LE SOMBRE ÉCRAN

J'ai souvent le désir d'aller dans la nature
Ayant d'abord bandé mon cœur aux yeux ouverts,
De plonger en aveugle en sa fraîche aventure
Ainsi que dans le sel et le vent de la mer.

Son mystère serait la forêt solennelle ;
A son commandement, je sortirais de moi
Comme une procession qui sort de la chapelle
Appelée au dehors par de divines voix.

Je ne pourrais rester derrière le vitrage
Dans la maison du garde au bord de la forêt,
Il me faudrait de près regarder son visage,
Me pencher hors des murs pour l'entendre de près.

J'irais, les bras ballants et l'oreille aux écoutes,
Mais de mes yeux bandés, pourrais-je aller bien loin ?
Et presque à mon insu, tu reviendrais sans doute,
O mon faucon de cœur, te poser sur mon poing.

Contre ma volonté, tu reprendrais ton rôle,
Je n'aurais plus à suivre en leur vol les oiseaux,
D'eux-mêmes, les voici posés sur mon épaule,
Et voici la forêt captive en tes réseaux.

Nature, je voulais qu'à mes regards, les choses
Parussent à travers ton rideau transparent,
Mais malgré moi, mon cœur opiniâtre se pose
Aux bords de l'univers ainsi qu'un sombre écran.

LA TOUR DE CHAIR

Je m'épanouis dans ma tour de chair,
Mon sang parcourt, alerte et clair,
D'un bout à l'autre, les chemins
De mes pieds et de mes mains.

Il est des attelages
De lourds chevaux dans les nuages,
Le ciel est un champ de neige,
J'entends la vibration du versoir qui s'allège.

Ma tour se bombe à l'avalanche,
Le vent canadien aux écharpes blanches
Frappe aux vitres de mes paupières
Avec un bruit de fines pierres.

La vieille terre sous mon pas grogne,
Car le pivert
Du rude hiver
A son tronccogne.

Au fond de moi, il est aussi
Un vent qui se lève et s'exulte,
Et ma tour fonce, en catapulte,
Sur le glacis.

Face à face, voici maintenant deux orages,
L'un au dehors, l'autre au dedans,
L'un qui mord, dans sa blanche rage,
L'autre qui le défie, un rire entre ses dents.

L'espace est un chaudron d'écume,
La terre et le ciel se sont effacés,
Dans ma tour opaque, mes yeux ont percé
Leur fenêtre et fouillent la brume.

Le cormoran de mon esprit
Guette l'heure où dans les varechs,
Avec la lance de son bec
Il ira fouiller parmi les débris.

Et tous les pêcheurs, mes ancêtres,
Font la pêche autour de mon sang.
Mes périls en mer, par mille et par cent,
Ont hélé le passeur qui sommeillait peut-être.

Leurs mains crevassées
Dévident des filets la nuit dans ma pensée,
Leurs rames
Ont pour point de départ la jetée de mon âme.

Aux temps d'orage,
J'entends ruisseler tout autour
Des piliers ancrés de ma tour
Un frais roulis de coquillages.

DOUCES VISIONS

J'ai besoin de tes douces visions, mon pays,
Pour amollir mon cœur qui bien souvent s'opresse
De ne sentir en lui ni rêve, ni tendresse,
Et d'avoir remplacé l'amour par le défi.

J'avance à pas raidis sur la terre étrangère
Comme au bord d'un marais nocturne et déserté ;
Mon cœur est un buisson qui pour mieux résister
A dû se dépouiller de ses feuilles légères.

Je dresse avec orgueil, sur le rouge couchant,
Au milieu des fureurs éparses de l'orage,
Le faisceau bien lié de mon mince branchage,
J'entends un cliquetis de rameaux en marchant.

Mais je rêve parfois d'être une plante douce
Qui baigne sa racine au fond de tièdes eaux,
Et d'écouter le vent marcher sur les roseaux,
Et d'entendre l'automne avancer sur la mousse.

Je prends refuge en toi, ô mon pays natal,
Je viens en souvenir sur les bords de ta baie,
Je t'apporte le froid de mes os, et la plaie
Que j'ai voulu bander avec un dur métal.

Les digues d'autrefois sont sans doute effondrées,
La mer doit à présent arriver jusqu'aux joncs,
Je veux, dans ton marais, planter mon noir ajonc
Afin qu'il reverdisse au sel de tes marées.

SIMPLE HISTOIRE

Nous nous étions connus au temps de ma jeunesse ;
J'habitais une maison d'abbesse
Qui convenait à ma jeunesse grise,
Un toit noir à l'ombre d'une église.
La ruelle était sombre et pavée,
Et les passants aux sabots durs
Marchaient dans le creux de mes murs ;
La tour de ma cheminée
Avait ses fêtes carillonnées,
De mon lit, je suivais la messe.

Autour de ma maison d'abbesse,
Il n'y avait rien d'éclairé vers les minuits.
La halle en face avait son noir bonnet de nuit
Sur les attaches de ses piliers ;
Les vieux toits glissaient vers la terre,
La lampe d'un poète, au travers de la rue,
Présidait au mystère ;
Ma lampe à moi brûlait peu d'huile,
Les cloches enfin se tenaient tranquilles...
C'est un de ces soirs-là qu'elle m'est apparue.

Je n'avais jamais eu dans ma vie de princesse .
Ma jeunesse
Venait de la mer et des landes ;
Elle eut pour ceinture l'écume,

Et pour colliers et pour guirlandes
Les fleurs d'ajoncs parmi les brumes,
J'eus un tremblement dans les mains
Quand elle vint,
Celle-ci qui parlait une langue nouvelle
Et dont les mots ornaient la gorge de dentelle.

Elle emmenait un prince avec elle ;
Il s'appelait Amour,
Et Poésie était le nom de la princesse ;
Le mien était Jeunesse.
Quand tout dormait à croupetons
Dans la bourgade aux anciens clochetons,
Nous avions tous les trois des fêtes de famille.

La jeune fille
Était très complaisante envers
Ce chevalier aux rubans verts,
Et c'était toujours lui qui parlait par sa bouche.
Nous étions toutes deux sous le charme,
Et nous passions du rire aux larmes
Selon que ce jeune homme était gai ou farouche.

Il y eut des soirs noirs que l'ombre du clocher
Rendait sinistres dans ce trou noir et pourtant
Étoilé où campaient nos vingt ans,
Où Poésie et moi décidions de coucher
Dorénavant sur le plancher,

Sachant qu'à ce régime austère
On doit se fondre dans la terre...
C'était quand nous étions sans nouvelles du prince.
Et certains jours, la vie était une province
Trop étroite et bornée
Où l'on s'étonnait d'être né.
Je me souviens d'un bois qui bordait la grand'route.
Un jour, ma joie d'aimer fut si lourde à porter,
J'eus peur qu'elle éclatât au soleil de la route,
Et j'entrai dans le petit bois
Pour croiser ses rameaux sur le feu de ma joie.
Je me suis étendue sur la mousse.
La coupole du ciel aux branches était douce
Et lentement pressait sur moi,
Obligéant mon amour à retourner sa flamme
En dedans de mon âme.

Le toit pointu de ma maison s'est écroulé...
Où est-elle, ta lampe, ô Poète?
Et le frère et la sœur, main en main, sont allés
Orner de leur présence d'autres fêtes.
Des labours, je suppose, ont remplacé le bois.
Les halles séculaires
Qui paraient la place autrefois,
Ne mettent plus leur bonnet noir et débonnaire
Troué d'étoiles...
Toi, Jeunesse, qu'as-tu de changé dans tes moelles?

Le chemin que j'ai fait sans eux
Est long et gris comme une mer.

Sa poussière
Couvre encor le champ de ma mémoire,
Ses larmes sont encor dans mes yeux
Et son sable est encor dans ma gorge.
J'ai eu peine à sortir mon cœur de cette forge
Où vous l'aviez mené, frère et sœur illusoires !

Au bout de ce chemin, au bout de cette mer,
Aux limites de ce désert
Où pèlerine aveugle et sourde
Je n'entends plus tinter ma gourde
Ou mes coquilles,
J'ai trouvé une plage tranquille,
Tragique à force d'être immense.
Des fruits de paix sur de hauts arbres se balancent,
La lumière est au cœur des arcades de marbre,
On ne s'entend pas marcher,
Le monde est un haut rocher
Au bord duquel le corps tari n'a qu'à pencher
Pour boire à larges ondes.

Et ce n'est plus l'unique lampe
Présidant du haut de sa hampe
Au consistoire
Des maisons rapprochées et noires.
Des lampes de poète, en arc, sont suspendues,
Balançantes, liées, au bord de l'étendue.
La mienne s'allume à la leur,
A l'heure

Où la pensée va chuchotant au milieu d'elles,
De l'une à l'autre, avec sa bouche en étincelles.

J'ai rencontré de nouveau le frère et la sœur.
Elle a conquis de la douceur,
Et parle en mots moins compliqués.
Elle s'installe à mes côtés ;
On dirait qu'elle a déjà servi
Au milieu des objets familiers de ma vie
Tant est grande sa simplicité.
Sagement, elle tire l'aiguille,
Pendant que je dors, elle file
Et je trouve toute apprêtée à mon réveil
La toison du soleil.

Lui a de larges yeux.
On dirait que la mer et les cieux
Avec leur traîne font le tour de ses paupières.
Il dispense à chacun le sel et la lumière,
Et j'en reçois ma mesure plénière.
Nous revenons à nos jeux d'autrefois
Et gravement comptons, sur nos diaphanes doigts,
Les grains de sable.
Et nous avons l'air tous les trois,
Amour et Poésie, Jeunesse impérissables
D'être occupés à quelque jeu d'éternité,
Tant il y a de grains fluides à compter.

SUR LE SEUIL

Ton cœur hautain gémit parfois de solitude.
Sur le seuil de la porte, il se glisse à la nuit
Pour voir si par hasard ne s'égare vers lui
Une ombre d'âme en peine, une autre inquiétude.

D'autres portes aussi s'entr'ouvrent sourdement ;
Des désirs de tendresse, au haut des poings, crépitent ;
Mais chacun, effrayé de leur flamme subite,
Se recule et leur fait de son corps un écran.

Sur les seuils, des filets de lumière se meurent,
Et rien ne trahit plus le souffle haletant
Avec lequel le cœur ivre et triste se tend ;
La nuit fait des îlots de toutes les demeures.

Et chacun, abritant sa lampe entre ses doigts,
Se retourne en dedans vers le désert de l'âme,
Sans avoir aperçu dans la nuit d'autres flammes,
Sans avoir entendu l'appel d'humaines voix.

Car les autres aussi, redoutant qu'on les nomme,
Qu'on marque comme impur, au jour levant, leur seuil,
Étouffaient, sous les doigts obscurs de leur orgueil,
Le tendre et clair désir tremblant dans leurs cœurs d'hommes.

LES MOMENTS

Les moments de bonheur, agiles et furtifs,
Apparaissent parfois sur le rocher des heures
Qu'ainsi que des lézards, d'un éclair, ils effleurent :
On sent peser sur soi des yeux dorés et vifs.

On était écrasé d'espace et de lumière ;
Un geste, semble-t-il, vous eût précipité
Dans le verdâtre abîme ouvert à vos côtés,
Et voilà qu'un frisson fait palpiter la pierre.

Vos yeux à demi-clos suivent le vert lézard
Surgi des profondeurs de la rigide masse,
Et quand il disparaît dans l'ombre des crevasses,
On a peur qu'il n'en soit sorti que par hasard.

Mais on pose son front sur le rocher des heures
Avec plus d'abandon et moins amèrement
Depuis que l'on est sûr que les tendres moments,
Comme une vie ardente et cachée, y demeurent.

SUR LES SOMMETS

Avec l'orgueil à bout de souffle à mes côtés,
Arriverai-je un jour sur les sommets du monde,
Ayant dû secouer de mes épaules rondes
Votre feuillage, espoirs, vos plumes, vanités ?

Le sol serait gonflé sous le torrent des larmes,
Mes rêves crouleraient tels de minces clochers ;
Au milieu des vautours, parmi les froids rochers,
Je serais sans terreur, sans défense et sans armes.

Arriverai-je un jour au sommet de l'émoi,
Regardant mes désirs tomber autour de moi
Comme de chauds oiseaux tués à coups de pierre,

Pendant que le soleil, matinal forgeron,
Sorti de son auvent en rouge bourgeron,
Martèlerait mon cœur fumant dans la lumière ?

FLAQUE PRINTANIÈRE

Ma volonté fondue est étalée à terre,
Ma molle volonté a perdu ses contours,
C'est une flaque d'eau visqueuse et délétère
Qui oblige mes pas à de prudents détours.

Les gens marchent parfois en hâte au travers d'elle,
Elle s'ouvre et se ferme avec des replis mous,
Mon rêve à la surface y traînaille ses ailes,
Et mon esprit, au fond, tombe comme un caillou.

Ma molle volonté a perdu sa cuirasse,
Ma molle volonté ressemble au rude hiver
Qui sent fondre au soleil sa ceinture de glace
Et se dissoudre en lui son cœur de chêne-vert.

Ma molle volonté se répand sourde et flasque ;
Les toits versent dessus le chagrin des maisons,
Et l'on entend parfois s'égoutter dans sa vasque
Les yeux tendres et verts des jeunes frondaisons.

Ma molle volonté coule ainsi qu'une eau morte
Sur les pavés fondants et disjoints de mon corps,
Et le soleil, au bout de ses rayons l'emporte
Comme une bulle d'air sur une paille d'or.

LE RECLUS

J'ai vidé mon cœur de tout superflu,
Je l'ai dépouillé de son artifice,
Et dans les lambeaux, j'ai fait un cilice,
J'ai fait de mon cœur mondain un reclus.

J'ai dit à mon cœur en robe de tulle :
Voici l'escabeau où tu vas t'asseoir,
La simplicité sera ton pain noir,
Et l'essentiel sera ta cellule.

Tu auras l'orgueil pour muet gardien,
Tu devras chercher le jour en toi-même,
Tirer des accords du silence même
Et forcer la joie à naître de rien.

Peut-être qu'alors dans la geôle austère
De l'isolement aux doubles volets,
Un rayon viendra, danseur de ballet,
Éclairer soudain ton pas solitaire !

LA TOISON DU SOMMEIL

Laisse-moi te peigner, ô toison du sommeil,
Laisse-moi, dans tes longs cheveux, noyer ma face,
Pour que mon cœur brûlant en ton rideau s'efface
Et tamise l'éclat de son disque vermeil.

Laisse-moi te brosser, toison, d'une main douce,
Dénouer nœud par nœud, lustrer à petits coups
Chaque nerf contracté qui s'enroule à mon cou,
Au rocher de mon front poser ta tendre mousse.

Sur le lac du sommeil où je vogue à fleur d'eau,
Suspends ta chevelure aux arbres de la rive,
Que je sente, au moment des suprêmes dérives,
Qu'aux nénuphars dormantss'étendent tes réseaux.

Et quand mes yeux seront fermés, ô chevelure,
Sur la page du jour, en traits noirs, flotte encor
Afin que ma chanson pose ses notes d'or,
Une à une, en mourant, sur ta portée obscure.

CAUCHEMAR

Cristal proche des yeux et pourtant si lointain,
Vide et sonorité, confuse transparence,
Emmêlement des traits et conflit des nuances,
Voile vertigineux sur le regard humain.

Complexité. Attrait. Problème, effroi, malaise.
Recul. Esprit penché. Tremblement des doigts lourds.
Sous le toucher brutal, liquide des contours,
L'inquisitif soufflant des cendres sur la braise.

Chatoiement somptueux d'or et d'azur lamé,
Ondoyance sans trame aux portes du mystère,
Sacrilège question, caillou qui tombe à terre,
Accroc dans le décor, brûlure aux yeux fermés.

Portes d'enfer, rideau d'azur, fumée et flammes.
Cauchemars et sursauts. Larmes sur l'oreiller,
Rires. Bondissement de l'esprit éveillé :
Par ma foi, en dormant, j'analysais mon âme !

POMMIER D'AVRIL

La neige est un pommier d'Avril,
Et quand je passe sous les branches,
Elle secoue une avalanche,
De fleurs de givre et de grésil.

La neige monte en herbe lisse
Où je m'enfonce avec effroi ;
Sur le sol, le ruisseau du froid
Comme à travers des joncs, se glisse.

Le vent est un arbre penché,
Les feuilles des flocons rebelles
Tombent par files parallèles
Du sommet d'un coteau caché.

L'air opaque est une prairie
Avec des roseaux submergés,
Et sous les branches d'un verger
La ville invisible se plie.

O neige de l'hiver en fleurs,
Je sens, lorsque tes branches bougent,
L'espoir, comme une pomme rouge,
Rouler dans l'herbe de mon cœur.

L'ILLUSION

L'illusion qui lève l'ancre est un navire
Emportant avec lui, vers le dur horizon,
Le voyageur hautain qu'on redoute et désire
Et pour qui l'on avait préparé la maison.

Et nous voici restés les derniers sur la plage
Où depuis si longtemps nous guettions un retour ;
L'heure a sonné, pour le vaisseau, du grand voyage,
Il part, et rien ne peut en détourner le cours.

La mer en s'évasant devient plus étrangère,
Les rires et les chants, à bord, se sont éteints,
Déjà l'illusion, délivrée et légère,
Rêve à de chauds soleils sur des pays lointains.

Le grand vaisseau s'en va faire le tour du monde,
Et d'ici qu'il revienne et ramène avec lui
Le Passager de pied léger, d'épaule ronde,
Qui pressé de trop près, au large s'est enfui,

L'ombre sera mêlée au sable de la grève,
Et le cœur, matelot engourdi sur le port,
Quand l'étranger débarque avec de nouveaux rêves,
Sera-t-il, pour porter son bagage, assez fort ?

A LA NATURE

C'est en vain que je m'intéresse
A tes superficiels émois,
Le drame qui vraiment m'opprime,
Nature, se déroule en moi.

Rien ne m'émeut dans ton visage,
Ou dans tes multiples décors,
Car les aspects du paysage
En moi sont plus changeants encor.

Je comprends mieux ce qui se passe
De ce côté-ci de mes yeux ;
Mes paupières closes et lasses
S'ouvrent sur le mystérieux.

J'ai comme toi mon vert feuillage,
Car dans l'aride été je sens
Une fraîcheur sur mon visage
Et de l'ombre au bord de mon sang.

Je ressemble à la triste aurore,
Et lorsque j'ouvre mes volets,
J'hésite et ne puis dire encore
Le temps que dans mon âme il fait.

Et je sais bien qu'il pleut sur elle,
Dans la cabane de ses nuits,
Lorsque l'ombre met sa dentelle
Sur les âmes et sur les nids.

Mais elle a ses métamorphoses
Qui l'enchantent comme un exploit :
Sage nature, toi tu n'oses
Briser le bourgeon de tes lois.

Si mon regard ne s'émerveille
Que froidement à tes beautés,
C'est que je suis une corbeille
Invisible au bord de l'été.

Et mon cœur est une terrasse ;
Au haut du monde, il vient s'asseoir
Quand la foule des rêves passe
En robes changeantes le soir.

Il est à lui seul la nature ;
Au lieu de s'égarer ailleurs,
Il vagabonde à l'aventure
Dans ses sentiers intérieurs.

Tu comprends, tu n'es que le cadre
Dans lequel mon être vivant
Sur le mur des jours gris s'encadre,
Et s'immobilise en rêvant.

Mais lorsque les premières brises
Balancent les tableaux des murs,
Pour s'évader, l'image brise
Sa prison de rigide azur.

Et c'est alors que je piétine,
Sous mes brusques bondissements,
En minces lames cristallines,
Nature, ton miroir dormant.

SYMPHONIE

Ici-bas, dans le grand concert,
Chaque chose a sa propre note,
Et sur des instruments divers,
Celle-ci rit, l'autre sanglote.

On ne peut y changer un son :
Le clavier d'un rêve qu'on frôle
Et le coup d'archet d'un frisson
En la symphonie ont leur rôle.

Dans le concert universel,
Les choses lointaines nous semblent
Faire à l'âme un joyeux appel :
On se rapproche et leur voix tremble.

Toi qui te penches de si près
Et qui, pour mieux entendre, insistes,
Es-tu surprise qu'en secret
La note gaie devienne triste ?

HARMONIE

Les besognes matérielles,
Les tâches des humbles moments,
Sont l'étoffe substantielle
Qui forme notre vêtement.

Nos doigts en composent la trame,
Au métier des jours, fil à fil,
Et puis, c'est le tour de notre âme
D'y broder des dessins subtils.

Quand l'idée, au bout de la plume
Fuit et s'embusque en mon cerveau,
Je cesse le jeu et j'allume
La lampe des humbles travaux.

Et soudain je vois une image
Dans le miroir que je polis ;
Au-devant du grossier ouvrage,
Mon rêve déroule ses plis.

Les besognes matérielles
Ont un corps robuste et vivant,
Et l'esprit qui n'a que des ailes
Suspend son nid sous leur auvent.

Côte à côte, le corps et l'âme
Mêlent leurs jeux familiers,
L'un est le bois, l'autre la flamme
Dans l'âtre du même foyer.

La tâche qu'aux vitres étroites
La main patiente accomplit
Nous revêt d'une robe droite
Dont l'âme dispose les plis.

CALME PLAT

Comme les eaux des mers, l'âme a son calme plat.
L'inertie est le mal pesant dont elle souffre ;
Sa riche profondeur est devenue un gouffre
Et sa vive ceinture a perdu son éclat.

L'esprit aventureux, à feux éteints, dérive ;
Ses matelots, couchés sur le pont de la nuit,
S'endorment pesamment dans leur suroît d'ennui,
Les phares n'ouvrent plus leurs bras clairs sur la rive.

Mais tout à coup le tain ou le vernis ou l'or
Qui faisait un miroir immobile de l'âme,
Comme à des feux secrets se réchauffe et s'enflamme,
Et la masse frémit d'un bord à l'autre bord.

Nul vent n'a soulevé les dolentes surfaces,
Et c'est des profondeurs qu'est venu le frisson
Qui ranime en ses eaux la couleur et le son
Et met en mouvement le vaisseau de l'espace.

Et l'âme ayant brisé le couvercle géant
Qu'un trop parfait azur faisait peser sur elle,
Sent onduler la vague aux plumes de ses ailes
Et de son faible souffle ébranle un océan.

ROMANCE FRANÇAISE

O romance française, amoureuse en maraude,
Sur ta bouche vermeille est le sel de l'esprit,
Mais au fond de tes yeux dont la surface rit,
Je ne sais quelle angoisse rôde.

Je t'écoute chanter le frisson de ton cœur,
Célébrer en couplets les amours éternelles,
Et soudain, à l'émoi langoureux s'entremêle
Un refrain doucement moqueur.

Vagabonde venue avec les chaudes brises,
Par ta bouche, l'été chantait à pleine voix,
Et dans mon souvenir, en t'écoutant, je vois
Ton chapeau garni de cerises.

Je t'entendis parfois sur le pont des vaisseaux,
C'était la France encore avec ses jeunes filles,
Dans le cercle inconnu, le cercle de famille,
Que sont devenus les oiseaux ?

Le vent rendait plus rauque une langue étrangère,
La mer était d'écume et le pont obscurci,
Et la grande aventure avait son ombre aussi,
Mais la chanson restait légère.

Et les froids étrangers qui ne se troublent pas
De voir à l'horizon s'effacer les falaises,
Sensibles à ton charme, ô romance française,
Ralentissaient un peu le pas.

O chanson, cœur, esprit et bouche de ma race,
Toi qui mets des grelots d'argent à tes chagrins,
Et fais frémir mon sang avec ton tambourin,
Bohémienne, quand tu passes,

Tu n'as qu'à dépouiller tes brillants falbalas,
Et qu'à laisser traîner, sur tes lèvres, la note,
Pour qu'apparaisse au seuil, sur un pas de gavotte,
Ma jeunesse en robe lilas.

LE GRAND PAYS AUX MAINS DE NEIGE

A LOUIS HÉMON.

Le grand pays aux mains de neige
M'a envoûtée...
Dans les grands bras de sa rafale,
Sur les chevaux de la tempête triomphale,
Le grand pays m'a emportée !

Le grand pays, avec ses yeux tout blancs
M'a regardée, et sur ma bouche,
Il a collé son souffle blanc,
Le grand pays virginal et farouche !

Le grand pays s'est aperçu
Que mon corps tremblait en robe de plumes,
Il l'a soulevé sur sa molle enclume,
Et le vent aveugle a frappé dessus.

Avec son marteau d'étincelles blanches,
Il a martelé ma chair en flocons,
Pour la mieux porter au haut des balcons,
Des balcons croulants de ses avalanches.

J'ai senti l'allégresse à mon flanc haleter
Comme un loup à la rouge haleine,
La tempête était une plaine,
Et la neige une immensité !

Dans le blanc feuillage du givre,
Comme dans la verdure un jeune faon
Immobile regarde avec yeux d'enfant,
Se cachait la douceur de vivre.

Le grand pays, à mon oreille, a chuchoté.
Quand l'arbre du vent balançait ses branches,
J'entendais en moi un étrange été
Bruire en feuilles blanches.

Il a promené la torche du froid
Dans le corridor déserté du monde,
Puis il est monté au haut du beffroi
Pour mieux regarder la campagne ronde.

Le grand pays silencieux
S'est acharné sur moi comme sur une porte,
Afin de voir soudain bouger la maison morte
Et flamboyer mon âme aux vitres de mes yeux.

Le grand pays, de sa cape de laine
Fit une tente, quand j'eus froid,
Le chapelet du gel fondait entre mes doigts,
Je récitais le nom de Maria Chapdelaine.

Le vent s'amollissait en courbes de berceau,
Les flocons se rangeaient en cortège,
Dans l'air fleurdelisé priaît sur un tombeau
Le grand pays aux mains de neige.

LES CHIENS COUCHÉS DE MES ERREURS

Quand les souvenirs de bonheur,
Avec leurs lèvres peintes, mentent,
Les chiens couchés de mes erreurs
Dans ma mémoire se lamentent.

Quand le passé met à mon cou
Ses bras de trompeuse caresse,
J'entends gémir à mes genoux
Les chiens des anciennes détresses.

C'est en vain que les souvenirs
Autour du feu de ma mémoire
Se sont empressés de venir
En farandoles illusoires ;

Les chiens couchés, silencieux,
S'étonnent des subites flammes :
Je sens leurs doux et tristes yeux
Peser lentement sur mon âme.

Et malgré moi, j'étends les mains
Dans la pâissante lumière,
Pour caresser ces yeux humains
Et cette rugueuse crinière.

HUMANITÉ, MA TRISTE SŒUR

Humanité, ma triste sœur,
Toi que ma rêverie offense,
Et qui te plains que ma douceur
N'est que secrète indifférence ;

Tu n'es qu'un mur, humanité,
Par-dessus lequel je regarde ;
Dans le grand domaine enchanté,
Je ne te vois que par mégarde.

Je fais le tour de l'horizon ;
Mes yeux, par les brèches, pénètrent,
Et dans la muette maison,
Je cherche l'invisible maître.

L'arbre transparent de l'azur
Reculé à l'infini les choses :
Mon regard ne voit plus le mur
Au haut duquel mes bras se posent.

Mais quand je suis lasse d'errer
Au delà des sphères humaines,
Et que je n'ai pu pénétrer
Dans l'énigmatique domaine ;

Que le casque des toits géants,
Le fourreau des tours sont des ombres,
Un mur massif sort du néant
Et s'élève sur les décombres.

Humanité, je viens à toi,
A l'heure où tombe la lumière ;
Quand l'espace bleuit de froid,
Tu as du soleil sur tes pierres.

Et sur tes invisibles fleurs,
Et sur la mousse de ta crête,
Je laisse aller ma bouche en pleurs,
Mon front, mes yeux, ma lourde tête.

Et quand mon cœur sanglant s'abat
Du haut des cimes chimériques,
Je sens que ton ombre, ô mur bas,
Le couvrira de sa tunique.

L'AMOUR QUI MEURT

En s'en allant, tout ce qui meurt
Fait de bruyants adieux au monde,
Et les chiens hurlent au malheur
Quand la Mort annonce sa ronde.

L'horloge au mur sonne de peur,
Et dans sa bière fuselée
Elle enterre un peu de bonheur
Près des minutes écoulées.

Amour qui remplissais le cœur
De l'écho de tes pas agiles
Quand tu marchais dans ton bonheur,
Pourquoi te tiens-tu si tranquille ?

L'agonie, au seuil de la peur,
Reculé avec des cris farouches,
Est-ce la façon dont tu meurs,
Amour, tes deux poings dans ta bouche ?

MON HUMEUR MOBILE ET LÉGÈRE

Mon humeur mobile et légère
M'accompagne comme une sœur,
Mais elle a l'air d'une étrangère
Lointaine, malgré sa douceur.

On la croit tout d'abord docile,
Sur vos pas, son ombre vous suit,
Mais au détour, d'un bond agile,
Prise de panique, elle fuit.

Mon humeur aux faces diverses
Alarme souvent ma raison,
Son geste brusque bouleverse
L'ordre vieillot de ma maison.

Mais quand je la vois sage et douce,
Sans rien oser, à mes côtés,
Les meubles reprennent leurs housses
Et leur mortelle dignité.

J'aime mieux que d'un bond sauvage
Elle échappe à l'étroit logis,
Et contienne une odeur d'orage
Au fond de ses yeux élargis ;

Qu'elle soit mobile et légère,
Et que tu t'effaces un peu
Pour faire place à l'étrangère,
Vieille routine, au coin du feu ;

Que l'imprévu de son visage,
De sa robe et de sa chanson
Colore ainsi qu'un paysage
Les murailles de la maison.

LE MYSTÉRIEUX JARDIN

Au-dessus des toits en terrasses,
Est un mystérieux jardin
Que les grands arbres citadins
Elèvent au bord de l'espace.

C'est le jardin des tristes yeux,
C'est le jardin d'âmes obscures
Qui vers les magiques verdure
Lèvent leurs regards anxieux.

Et dans la brise, les grands arbres
Ouvrent leurs éventails soyeux
Pour rafraîchir ces fronts, ces yeux,
Et cette humanité de marbre.

Et je ne sais quoi de pieux
Arrive jusqu'aux durs visages,
De ce jardin tout en feuillage
Bâti à mi-chemin des cieux.

D'être fait de cimes légères,
D'être visité par des yeux,
On dirait qu'il devine mieux
Les voix qui montent de la terre.

Un échange mystérieux
Entre le sommet des grands hêtres
Et les yeux aux humbles fenêtres,
Par les mains de l'espace, a lieu.

La terre grandit d'un étage,
On croirait que sur les toits bleus,
Près de palmiers miraculeux,
Se désaltère un grand village.

Et les étoiles dans les cieux
N'ont pas à se tromper de route
Quand il faut descendre des voûtes
Pour être au rendez-vous des yeux.

L'ALLÉGRESSE

Avec tes grands cheveux au dos,
Je te sens bondir, allégresse,
Et ta main d'enfant me redresse
Et me roule ainsi qu'un cerceau.

Je voudrais bien tomber par terre
Comme un cerceau abandonné,
Calmer mon cœur désordonné
Dans mes bras en courbe légère.

Je voudrais bien que le grand vent,
Quand la ronde des feuilles mortes
Demande grâce, fasse en sorte
D'arrêter le cerceau mouvant.

Sous ta main volontaire et sûre,
Je bondissais en avançant ;
Ce n'est que plus tard que l'on sent,
Allégresse, ta meurtrissure.

Je ne puis suivre ton élan,
Une catastrophe me guette,
Et je voudrais que ta baguette
Ne résonnât plus à mes flancs.

Et pourtant, si tu m'abandonnes,
Hélas, je serai le cerceau
Tombé à plat, tout de son haut,
Dans un coin de jardin d'automne.

LES IMAGES

Je vis en un monde d'images :
Dans le domaine de l'abstrait,
Chaque idée à mes yeux paraît
Aussi concrète qu'un visage.

Au fond de sa cloche en cristal
A la transparence irisée,
Visible à peine, ma pensée
Possède un battant de métal.

Et mes sens sont une palette
Aux tons étrangement mêlés
Que mes doigts chauds font ruisseler
Sur le gris de l'idée abstraite.

Des symboles mystérieux
Comme d'un arbre se détachent,
Et de l'or mouvant de leurs taches,
Tourbillonnent devant mes yeux.

Dans le chemin de la pensée,
Entre les lances des ajoncs,
J'entends éclater les bourgeons
De mes métaphores osées.

Et je me demande souvent
Si je suis moi-même une image
Sur la toile du paysage
Qui va se dissiper au vent.

MON ORGUEIL, ABATS TA MATURE

Mon orgueil, abats ta mâtûre.
A te dresser si haut, si clair
Et droit sur le cap, tu as l'air
De risquer tout seul l'aventure.

Ta voile, qui va de l'avant
Si sûre de la bonne route
M'agace un peu, moi qui redoute
Les pièges tendus dans le vent.

Je m'inquiète de sa courbe,
Et préfère, au lieu de lutter,
M'en aller en tranquillité
Apparente, sur le lac fourbe ;

Et me coucher tout de mon long
Au fond de ma barque qui glisse
A la surface de l'eau lisse,
Parmi le frôlement des joncs ;

Débarquer dans une anse basse
En tâtant les bords dans la nuit,
Être presque effrayée au bruit
De la chaîne raclant la vase.

Le large était semé d'écueils,
Il eût fallu que tu louvoies
Pour te garder en bonne voie,
Laisse tomber ton mât, orgueil.

Voici, tout penchés, de doux saules
Qui m'aideront à débarquer,
Le pied peu sûr, le dos arqué
Et le filet vide à l'épaule.

Le soir est brun comme des yeux,
La douceur ruisselle en mon âme,
Je vais enfoncer mes deux rames
Dans un buisson mystérieux,

Et laisser, couché sur la barque,
Faisant moins d'ombre sur les eaux
Que le jet mince d'un roseau,
Le grand mât que nul ne remarque.

LES MOTS QUE L'ON POURSUIT

Les mots que l'on poursuit d'un effort malhabile
Ressemblent à l'écorce exotique d'un fruit,
On en fera couler un jus avare, et puis
Ils rouleront dans le fossé de l'inutile.

Le mot rare et brillant qu'on s'obstine à chercher
Se cache, et pour l'abattre, on s'arme d'une gaule ;
Le fruit qu'on a choisi nous effleure l'épaule,
Et l'on sait, sans l'ouvrir, qu'il est déjà séché.

Tout effort semble creux, toute trouvaille mièvre,
Et l'on voudrait qu'au bout d'invisibles rameaux
La pensée, enfin hors de la gaine des mots,
Comme un fruit transparent vînt s'offrir à la lèvre.

MA SOUFFRANCE EST PARFOIS
LONGUE COMME LA MER

Ma souffrance est parfois longue comme la mer.
Je la vois de très loin, sous forme d'une femme
Dont le corps s'abandonne aux volutes des lames
Et dont la chevelure est mêlée aux flots verts.

Il semble que sa tête aux yeux fermés s'étale
Là-bas, sur les rochers d'un autre continent,
Son cœur, à travers l'eau, ne bat que faiblement
Et je pourrais à peine atteindre sa sandale.

Comme du haut d'un cap, l'œil suit ses jeux légers ?
La force de ses bras s'épuise au long des vagues,
Il n'est pas de menace à fleur de ses yeux vagues
Et son chant de douleur vient d'un monde étranger.

Mais un frisson parcourt la triste enchanteresse
Qui s'apprête à sortir des eaux de sa torpeur,
Et l'on se sent frappé d'une horrible stupeur
Quand son corps, sur les flots soulevés, se redresse.

La voici ramassant ses longs membres épars.
On ne redoutait pas l'atlantique sirène,
C'est lorsqu'elle reprend des proportions humaines
Nous confronte de son horizontal regard,

Que nous sentons l'horreur d'être seuls face à face,
Et quand elle surgit des flots rapetissés,
Prête à bondir sur nous avec son corps glacé,
On dirait que la mer est debout dans l'espace !

LE POIGNANT REGRET

Oh ! le poignant regret des vers inachevés
Qui n'osent point sortir du palais de nos âmes,
Qui brûlent en dedans en fugitives flammes,
Oh ! le regret des vers qu'on n'a fait que rêver.

Ils sont comme des morts aimés dont on s'efforce
De rassembler en vain les traits évanescents ;
Sur l'instable miroir de nos cœurs frémissants,
Ils ne retrouvent plus leur cohérente force.

Et d'instinct, c'est là-haut que se portent nos yeux,
Nous cherchons les beaux vers sur les rondes cimaises,
Nos bras sont trop étroits pour les tenir à l'aise,
Ils forment une frise allégorique aux cieux.

On ne les trouve point aux jardins de la terre,
Sur leurs fragilités, un pan de robe est lourd,
Leurs délicates fleurs que blessent nos doigts gourds
Ne s'ouvrent qu'aux jardins suspendus du mystère.

Les vers que l'on ébauche avec des cris vainqueurs,
Des mots incohérents et gonflés sur nos lèvres,
Enfantés, dirait-on, par de divines fièvres,
Composent le chef-d'œuvre aux limbes de nos cœurs.

Si l'on fut impuissant à le mettre en poème,
A plier la pensée au moule étroit des vers,
C'est qu'en elle battait le cœur de l'univers
Et qu'elle avait un rythme en son tumulte même.

Le livre que l'on fit hors des lois, en rêvant,
A l'air d'avoir été laissé sur la terrasse :
Des mots essentiels pendant la nuit s'effacent
Et des feuillets entiers se dispersent au vent.

Une invisible main a mélangé les strophes,
Tout un jardin humide aux pages coule encor,
Mais le soleil refait les marges d'un trait d'or
Et la rosée, aux mots, suspend des apostrophes.

O vers inachevés, vous aurez votre tour.
Vous fleurirez enfin sur nos lèvres fermées,
Faisant de nos cercueils des barques embaumées
Lorsque nous descendrons le fleuve aux noirs détours.

LE RETOUR

J'ai promené mon cœur douloureux parmi vous,
O genêts, tous pareils au flanc de la colline,
J'ai regretté que de sa taille il vous domine,
J'aurais voulu l'ensevelir dans vos genoux.

J'aurais voulu le voir ramper au ras de terre,
Comme vous, ô genêts, médiocre et content,
Dans ses minces canaux laissant couler le temps
Et filant dans la brume un rêve solitaire.

J'ai regretté de posséder des yeux précis,
Des pieds pour me porter vers mes changeants caprices,
Et de renouveler sans cesse le supplice
D'avoir été mieux là que je ne suis ici.

Comme un vert cimetière au flanc de la colline,
Vous reposez en paix, anonymes, cachés,
Et pour avoir voulu d'entre vous m'arracher,
Moi je suis un genêt qui n'a plus de racine.

LA PLUIE

La pluie,
Comme les vieilles gens,
S'appuie
A son bâton d'argent.

Elle ramène
Son capuce sur ses yeux,
Ses doigts égrènent
Un chapelet silencieux.

Dans l'espace,
Un arc-en-ciel avec sa faux
Laisse tomber quand elle passe
Des gerbes d'eau.

Son royaume,
C'est une vitre, un toit mouillé,
L'auge encor sèche du foyer
Et le sourd tambour du chaume.

De son oblique bâton,
La vieille aux mains grisâtres
Remue en vain, à croupetons,
Les tisons fumants de l'âtre.

Alors, dans son châte effrangé,
La pluie,
Sans bouger,
S'essuie.

TORPEUR CAMPAGNARDE

Mes pas ont retrouvé la route.
C'est en vain que je cherche en moi
Un enthousiasme, un émoi :
En silence, mon âme écoute.

Toutes les voix, à l'unisson,
Ont déferlé sur ma pensée ;
Elles se sont soudain dressées
Ainsi que des vagues de sons.

Mon esprit est un champ sauvage :
A l'ordonnance de ses blés,
Soudain prolix, il a mêlé
Les floraisons du paysage.

Mon rêve, qui avait perdu
Le goût des agrestes agapes,
S'endort pesamment sous les grappes,
Au bout d'un fil d'or suspendu.

MES ESPOIRS, VOUS DORMIEZ

Mes espoirs, vous dormiez le long de catacombes,
En des cercueils pareils, ordonnés et nombreux,
Le souvenir veillait sur ses genoux poudreux,
Je pouvais lire encor chaque nom sur vos tombes.

Et mes doigts caressaient vos profils en passant,
Une paix émanait de vos visages calmes,
Vous serriez dans vos bras en croix de longues palmes
Et vos regards étaient tournés vers le dedans.

Et tout là-bas, au fond du sombre corridor,
La Vie, enveloppée en sa chlamyde d'or,
S'enfonça brusquement au détour de la voûte ;

Je vous laissai derrière, espoirs éblouissants,
Ainsi que des martyrs dont le tragique sang
Avait été versé pour me marquer la route.

AINSI QU'UN CHAMP DE LIN EN FLEURS

Ainsi qu'un champ de lin en fleurs, ma vanité
Mollement se déploie aux vents câlins du monde,
Et mon âme n'est plus qu'un chaud frisson, une onde,
Un rideau bleu tendu sous le soleil d'été.

Du chemin surplombant, je vois ces tiges molles
Et mon regard s'embrouille à tout cet ondolement,
Je laisse aller mes doigts dans ce ruissellement
Et me grise à l'odeur de toutes ces corolles.

Mais que vienne le soir et le champ opalin
Laissant tomber l'éclat de son manteau de lin,
Redevenant plus sobre à l'heure des étoiles,

Saura tisser, avec ses fibres sans couleur
Où ne palpitent plus de délicates fleurs,
Sur le sol obscurci de mon âme, ses toiles!

AU MILIEU DE MES FRAGILES JOIES

Ma douleur, au milieu de mes fragiles joies,
S'érige dans ma vie ainsi qu'un sombre îlot.
C'est en vain que je presse, autour de lui, les flots,
Et que ma volonté le submerge et le noie.

Le jour emplit mes yeux de sa sérénité,
J'en entends d'autre bruit que la chanson des vagues,
L'îlot, à l'horizon, n'est plus qu'une ombre vague,
Et mon cœur est surpris de l'avoir redouté.

Mais que vienne la nuit et le courant me pousse,
Malgré tous mes efforts, sur le rocher sans mousse
Où les oiseaux de mer, se levant des varechs,

Ayant vu mon sillage et repéré mon ombre,
De leurs cris étonnés déchirent la nuit sombre,
Emportant mon sommeil aux pointes de leurs becs.

J'AI MIS DANS MON AMOUR...

I

J'ai mis dans mon amour tant d'azur, de clarté,
J'ai mis dans l'horizon de mon cœur tant d'été
Que mon amour est une plaine de lumière
Dans laquelle je marche en baissant mes paupières.
J'ai mis dans mon amour tant de frémissements
Qu'il est un champ d'épis aux doux balancements.
Je l'ai laissé se dérouler comme une route
Et mon âme le long de lui ruisselle toute.
J'ai refermé sur lui la solitude ainsi
Qu'une haie épineuse et rassurante aussi.
J'ai mis dans mon amour humain tant de nature
Qu'il marche à mes côtés en maître des cultures
Et que j'entends la houle anonyme des blés
Commander à la terre en mots articulés.
J'ai pris dans mon amour l'orbe du paysage
Comme de tendres mains entourent un visage,
Et j'ai sondé l'azur d'un regard anxieux
Ainsi qu'on cherche une âme aux profondeurs des yeux.
J'ai tenu dans mes bras la campagne dormante
Ainsi qu'un cher fardeau dans les bras d'une amante.
L'air appuyait son front sur mes tièdes genoux,
Et j'ai bercé ce front imaginaire et doux.
Je n'ai point combattu le vent aux chaudes lèvres.
J'ai roulé dans mon sang le torrent de ses fièvres,
De ses ardeurs, de ses dégoûts, de ses ennuis,

Mon amour s'est couché par terre comme lui.
J'ai couvert mon amour de telles rutilances,
J'ai marché dans son or ainsi qu'entre des lances,
J'ai tant fait mon amour ressembler à l'été
Qu'une fois la moisson mûre, j'ai redouté
Que la faux ne l'abatte inanimé dans l'herbe
Et que mon pied ne bute à sa sanglante gerbe.
J'ai mis à mon amour tant de bleu, tant de vert
Que je vois mal son corps sculptural au travers.
J'ai mené mon amour dans tant de solitude
Qu'il se mêle à la foule avec inquiétude,
Qu'il est un doux rêveur hors des réalités,
Et que de le sentir marcher à mes côtés
Me semblerait un songe et presque un sacrilège.
J'ai fait à mon amour de païenne un cortège
De vents en étendards et de blés onduleux
Et dressé son pavois sur l'espace aux doigts bleus.
J'ai fait un reposoir de tout le paysage
Et courbé les coteaux hautains sur son passage.
J'ai jeté tant de fleurs au-devant de ses pas
Que s'il venait vers moi je ne l'entendrais pas.
J'ai mis dans mon amour tant de rêve impalpable
Qu'il n'est plus qu'un grand nom qu'on écrit sur le sable
Et que je crois, mon triste cœur, qu'il est bien vain
D'ouvrir vos bras plaintifs à cet amour divin.

II

O jour plein de chaleur, de parfum, de clarté
Qui nous entoure ainsi qu'une écharpe d'été
Et dont les pans flottants caressent nos visages !
O jour dont les doigts fins et bleus effacent l'âge
Des fronts vieilliss que nous t'apportions des cités,
O jour de renouveau de miracle et d'été.
Le pilon du soleil avec vigueur écrase
Les herbes que le pas si nonchalamment rase.
Et l'on suit en marchant une odeur d'encensoir
Que répandent les fleurs sauvages vers le soir.
Le sentier est couvert d'une poudre divine
Dont le parfum complexe étonne les narines.
Le chant de l'alouette a l'air du crissement
Du satin trop tendu, trop clair du firmament.
De l'ombelle du ciel déployée, une graine
D'azur chaud et mûri tombe dans l'âme humaine.
Et les gerbes, l'une sur l'autre chevauchant,
Lasses d'avoir joué dans les sillons des champs,
Viennent de s'affaïsser au hasard, et leur rire
Avec les grains d'épis s'égrène et se chavire.
Il semble qu'en tendant du bout des doigts, sa robe,
Tout l'azur tomberait du four ardent du globe
Ainsi qu'un pain doré, couleur d'ambre et de miel
Et qu'on tiendrait ainsi dans ses bras tout le ciel.

III

Je me suis dévêtue à la fenêtre ouverte
Sur le jardin plein d'ombre encore chaude et verte.
Mes doigts levés au col de ma robe d'été
Gardaient une étonnante et cireuse clarté.
La chambre, sombre au fond, penchait dehors sa bouche
Pour aspirer, avec une hâte farouche,
La lumière glissante aux margelles du ciel.
Rien d'autre à ce moment n'était essentiel
Que de ne point manquer cette clarté dernière ;
Les arbres du jardin formaient à la lumière
Un abat-jour épais doucement ondoyant
Aux gros dessins de fleurs et de beaux fruits ployants,
Et de se dévêtir ainsi semblait plus chaste,
A la lueur diffuse épandue au ciel vaste,
Que d'allumer la lampe et faire entre son corps
Et l'obscur crépuscule un grossier désaccord.
Mes gestes attardés s'imprégnaient de tendresse,
Et c'était moins mon corps qui cherchait la caresse
De l'haleine d'amour errante autour de lui
Que mon âme fondue en l'âme de la nuit.
A chaque vêtement que j'ôtai, c'était elle
Qui s'épanouissait plus légère et plus belle,
Plus près du jardin nu, du ciel à découvert,
Scellée un peu moins dur à sa niche de chair.
Quand je levais mes doigts d'une blancheur de cierge,
C'était sans le savoir vers l'invisible vierge
Que l'on fait soupirer parfois, sous le fardeau

Du chapelet, de la ceinture et du bandeau,
Et quand jem'endormis, croisant mes mains charnelles,
Je l'entendais distinctement battre sous elles.

LA PEUR

La peur, d'un coup de hache, a fendu mon cerveau.
Ma lucide raison par la fente s'égrène.
Mes pieds ne savent plus où la route les mène
Et plantent dans le sol comme de lourds chevaux.

La plaine est devenue un boueux marécage.
Tous les ponts sont rompus avec le fleuve humain.
L'espace est un abîme où je sombre et mes mains
Ont effrité les bords de l'obscur paysage.

Et le surnaturel, et le crime et la mort
Chevauchant de concert vers leur sombre besogne,
Soufflant par leurs naseaux une odeur de charogne,
Flairent la proie étrange et douce de mon corps.

LA SOLITUDE

La solitude règne, à présent, sur ma vie.
Elle a fermé sur moi sa porte aux lourds battants,
Sans bruit, d'un geste un peu sournois, en profitant
D'un soir rempli de brume et de mélancolie.

Me voici malgré moi l'hôte de sa maison
Basse et solide, avec des barreaux aux fenêtres.
Aux confins de la lande on ne voit rien paraître,
La mer monte la garde autour de l'horizon.

J'ai des livres, une lampe. La cheminée
Crépite et chaque objet du clair-obscur surgit.
Rien n'étonne mes yeux en l'étrange logis :
On dirait qu'il m'attend depuis que je suis née.

Le dehors m'emprisonne en un cercle de fer.
Je me sens au pouvoir de forces inconnues.
Ma maison sans défense est seule sous les nues,
Livrée au vent comme une épave sur la mer.

Le monde est mort. La vie a l'air d'une légende
Et si dans ce désert une voix m'appelait,
Il me faudrait attendre, à l'abri des volets,
Que le jour dissipât les ombres sur la lande.

LE GESTE

Vous n'étiez pas enclin aux amoureux propos.
Mais un geste de vous, mieux que des mots, persiste,
Quand, pliant les genoux en me devinant triste,
Vous posiez votre front sur mes mains au repos.

Et malgré mon émoi, je restais immobile,
Une haleine eût rompu l'enchantement divin,
Vous n'étiez pas de ceux qu'on interroge en vain,
Et pour vous, tous les mots d'amour étaient futiles.

Mes doigts chauds et passifs sous votre front tâchaient
De retenir longtemps vos paupières fermées :
Je n'étais qu'un instant furtif la bien-aimée,
Mais pendant cet instant nos deux cœurs se touchaient.

Des heures d'autrefois, c'est tout ce qui me reste.
Votre lèvre, aux aveux, ne savait se plier,
Et sans savoir pourquoi vous vous agenouilliez,
Mon cœur muet devait se contenter d'un geste.

LES ODEURS

Odeurs, vous reposez en poussière impalpable
Et vous n'évoquez plus d'image en nos cerveaux,
Vous êtes des os blancs au fond d'un noir caveau,
Auprès d'une mer morte, odeurs, un peu de sable.

Et l'on marche sur vous sans voir et sans songer,
Tenant le souvenir paisible par la bride.
Mais que frémissse au vent votre cendre livide,
Odeurs, vous vous levez en tourbillons légers.

Alors, vous emportant à sa folle crinière,
Le souvenir bondit, du feu plein les naseaux.
On franchit avec lui les forêts et les eaux,
Le passé se déroule aux flots de vos poussières.

L'odeur est une rose au seuil du cœur humain
Et lorsque sur les pas des fuyantes années,
Nous venons recueillir sa corolle fanée,
Le parfum de la rose embaume encor nos mains.

Un brin de goémon contient toute la plage,
Une église surgit où l'encens traîne encor,
Et vous flottez, Amour, aux ruines de nos corps
Dans l'odeur que vos doigts laissent sur nos visages.

LA CHARGE

J'entends derrière moi venir au pas de charge
Les cavaliers fourchus de la mort et du deuil.
Un cortège de chars pareils à des cercueils
A leur suite déferle en noire écume au large.

Une effroyable angoisse étreint mon cœur humain.
Je voudrais m'écraser la face contre terre,
Et pour ne plus trembler à cet affreux tonnerre
Enfouir mon visage en mes livides mains.

Et la mort et le deuil qui passent en tourmente,
Pressés de se jeter sur ce que le destin
Offre de plus vivant, de plus joyeux butin,
Ne verront pas mon corps aplati d'épouvante.

Ils passeront. Je resterai les bras en croix.
L'air mettra sur ma lèvre une douceur de vivre
Pendant que près du sol mon oreille s'enivre
D'entendre à l'horizon un galop qui décroît.

PREMIÈRE NEIGE

Voici le jeune hiver et la première neige,
Voici les premiers jeux et les premiers défis,
Et le cilice blanc pour le mal que l'on fit,
Voici les souvenirs qui rangent leur cortège.

Voici les bonheurs morts dans leur robe d'argent
Et voici les espoirs qui tiennent droit leur cierge,
L'illusion qui passe, en blanc comme une vierge,
Le doute humble et pieds nus ainsi qu'un indigent.

Voici chaque flocon pesé dans la balance,
Voici chaque soupir sitôt cristallisé,
Et voici ton duvet, ô mon âme, écrasé,
Voici l'irréparable, et voici le silence.

Voici l'oubli poudreux sur les rêves humains,
Voici les riens légers qui sur les cœurs s'amassent,
Et voici les efforts dispersés dans l'espace
Et la peur aux pas lourds qui marque le chemin.

Voici l'âme qui tremble et qui se désagrège,
Voici le tintement de clochettes que font
Les esprits égarés dans les chagrins profonds :
Voici le jeune hiver et la première neige.

LA HARPE

Mon cœur, j'ai pris plaisir à mêler vos fils d'or :
Vous étiez une harpe aux mains de ma jeunesse
Et j'ai joué de vous, mon cœur, avec ivresse,
Et j'ai tiré de vous d'innombrables accords.

Vos fils se sont rompus à force de se tendre
Ou se sont affaiblis sous mes doigts exaltés ;
Épuisé par l'effort, vous n'avez plus été
Qu'une note faussée, imperceptible et tendre.

Je vous mis au repos comme un triste instrument
Que le temps enveloppe en sa poudreuse écharpe ;
Mais un jour, malgré moi, je revins à la harpe
Dont je touchai le cadre obscur, timidement.

Et je ne pus savoir par quel secret magique
Les fils jadis tremblants, brisés ou confondus
S'étaient le long du cœur raffermis et tendus
Et faisaient sous les doigts une faible musique.

VERTIGE

Vaciller sur le bord de chaque certitude,
Retenir dans ses mains des bouts de vérité
Sans savoir sur quel arbre ils ont jadis été :
Être un vertige au pied d'une tour d'hébétude.

Envier une cage, un cercle, un horizon,
Une pesante main sur la bouche oppressée,
Rêver d'un mur de pierre où heurter sa pensée
Et d'un bandeau compact pour mettre à sa raison.

Se prendre pour une ombre et se trouver grotesque
Et cloué malgré soi sur la croix des chemins,
Chercher en vain du sang sur cette ombre de mains,
Sur ce front couronné d'une molle arabesque.

Se sentir écœuré du goût fade des pleurs,
T'appeler au secours, rêver de ta morsure
Sanglante, mais ne plus te trouver aussi sûre
Toi jadis la suprême assurance, ô Douleur !

Rouler de bord en bord, être pris de nausée,
Sentir au haut de soi ballotter son cerveau,
Avoir peur de bâtir sur les rêves nouveaux,
Manier des blocs durs avec des mains usées.

N'opposer qu'un cœur mou aux griffes du remords,
Découvrir à l'amour une bouche de cendre,
Se sentir, par les pieds, vers l'abîme descendre
Sans même voir au fond ta face blanche, ô Mort !

AU CANADA

Je ne t'ai pas donné mon cœur, ô grand pays,
Pour ta douce richesse ou tes beautés barbares,
Car l'ombre des forêts éternelles m'effare
Et le sommet des monts immenses m'éblouit.

Je ne t'ai pas donné mon cœur pour tes feuillages,
Pour le bleu de tes lacs dans les épais roseaux,
La grâce de tes cerfs sur le miroir des eaux,
Et ta claire fontaine et tes rians villages.

Je ne t'ai pas donné mon cœur pour ton passé,
Pour tes rochers sanglants, tes légendaires plaines
Où frémissent encor d'héroïques haleines,
Pour tes vierges chemins où des preux ont passé.

Je ne t'ai pas donné mon cœur pour la surprise
De retrouver parfois l'âme de mes aïeux
Dans le pli de ta bouche, au rebord de tes yeux,
Dans tes anciens auvents et tes clochers d'église.

Je ne t'ai pas donné mon cœur : tu l'as conquis !
Et c'est par ta rudesse et par tes violences,
Et c'est par ton armure et par tes froides lances,
Et c'est par ton hiver lustral que tu vainquis.

O grand pays du Nord, ô blanche cathédrale
Où les arbres massifs dressent leurs noirs piliers,
Soutenant au sommet, sur leurs rameaux liés,
L'âme qui se balance au-dessus des rafales.

O grand pays du Nord, ô mystique balcon
A la lampe d'argent, suspendu dans l'espace,
Où dans les fins arceaux du givre une aile passe,
Secouant sur le monde endormi ses flocons.

O manteau d'infini jeté sur du silence,
Plaine où l'on n'entend plus l'humanité passer,
Où l'instinct peut enfin hors du bois se lancer
Avec ses appétits, avec ses violences.

Où le rêve tournoie avant de se heurter,
Où comme une colombe au bord d'un toit se pose,
Chaque flocon de neige hésite au bord des choses,
Chaque âme humaine tremble au bord des vérités.

Où chaque espoir chancelle et se relève et lutte,
Où l'on poursuit sa route après avoir failli,
Comme un coureur des bois dans les obscurs taillis
Quis'ouvre à coups de hache un chemin vers la hutte.

O grand pays du Nord où mon cœur fut si seul
Dans ses rudes combats et dans ses léthargies,
Et dont il sent déjà la blanche nostalgie
Le couvrir d'un immense et frissonnant linceul !

LA ROSE

Je tenais dans mes mains une future rose
Au cœur mystérieux à peine épanoui
Et dans le plein soleil mon regard ébloui
Attendait son réveil et sa métamorphose.

Je tenais cette fleur il n'y a qu'un moment...
Venu je ne sais d'où, soudain, l'ennui se pose
Lourd et silencieux sur le cœur de la rose
Que je vois s'effeuiller à mes pieds, lentement.

Tout alourdi d'ennui et de dégoût de vivre,
Mon bras ne se sent plus qu'un inerte rosier,
Et les pétales mous tombent dans le sentier
Qui prépare un linceul délicat sous le givre.

L'ennui et le dégoût de vivre, entrelacés,
Ont étouffé la fleur avant que d'être éclosé,
Chaque pétale est là, mais il n'est plus de rose
Et le long de mon corps tombe mon bras lassé.

LE COUTEAU D'ARGENT

L'air vif est un couteau d'argent.
Translucide, l'humain visage,
Sur la neige en espalier blanc
Se suspend dans le paysage.

Avec son doux petit couteau,
La rafale apaisée effleure
Le pâle fruit où sous la peau
Une vermeille vie affleure.

Au bout de son mince poignet
Veiné de bleu, l'hiver remue
Ce petit couteau désuet,
Manche en nacre et lame menue.

Et le vent, sur l'espalier blanc
Écrase en poudre les nuages
Pour qu'au petit couteau d'argent
S'offre le duvet des visages.

RÉVOLTE

Je déteste ce soir les timides nuances,
Le ton mineur des voix, les airs désabusés.
Je voudrais, de l'éclair d'un cri strident, percer
L'étoffe grise et flasque et lourde du silence.

Je voudrais déchirer et mordre entre mes dents
Le sourire obstiné qui suinte à ma bouche,
Étouffer ma douceur entre deux bras farouches,
Lever ma veulerie aux pointes d'un trident.

Je voudrais revêtir mon corps de rouges loques
Dont la barbare odeur grise mon cœur dolent,
Et sentir là-dessous que les rêves sanglants
Et somptueux entre mes côtes s'entrechoquent ;

Descendre dans la rue ainsi qu'un spadassin
En rasant la muraille et le poing à la lance,
Entendre se briser les carreaux du silence
Et la nuit qu'on égorge hurler : A l'assassin !

SOUVENIRS

J'ai gardé avec soin les roses effeuillées
Par les gestes distraits de mes jeunes bonheurs,
Recueilli goutte à goutte à tes lèvres mouillées,
Triste amour, ton parfum, au cristal de mon cœur.

Et dans le vase étanche et fermé de ma vie
Avec sa joie obscure et ses tendres secrets,
J'ai mêlé le parfum aux roses assoupies,
Et parfois, à l'abri des regards indiscrets,

Je me penche un instant les yeux clos et je hume
La délicate odeur des pétales séchés :
Tout un jardin renaît et tout l'amour s'exhume
Et de sa bouche en pleurs, je le sens me toucher ;

Et redoutant de voir s'évaporer l'haleine
Et la rose encor vive à jamais se ternir,
Je laisse retomber le couvercle d'ébène
Sur vos cendres et vos parfums, ô souvenirs !

LA PREMIÈRE DANSE

Le bonheur, dans ses bras, m'a prise gentiment,
Tendrement, gauchement, ainsi qu'un tout jeune homme
Ignorant mon visage et comment on me nomme...
Nos deux corps inconnus s'unirent un moment.

C'était, nous le sentions, notre première danse,
Et nous étions troublés de mêler nos genoux;
Le rythme nous fuyait et nous doutions de nous,
Et nous avions grand'peur de manquer la cadence.

Je sentais près du mien son visage étranger,
Je frôlais son épaule et lui osait à peine
Soulever mes cheveux de sa timide haleine
Et pesait à ma taille avec un bras léger.

La musique cessa sur une brusque note,
Nous dûmes séparer nos souffles et nos corps
Rapprochés maintenant dans un tremblant accord,
Attendre, haletants, la prochaine gavotte.

Mais l'invisible orchestre est demeuré muet :
Nous en sommes restés à cette unique danse
D'une incertaine, trouble et divine cadence,
Et dans le vain espoir d'un second coup d'archet.

JOIE ET NEIGE

Il neige de la joie argentée et menue,
Il neige sans effort de la joie, et voici
Que mon rêve longtemps obscur et rétréci
S'éclaire et se déroule en blanches avenues.

Il neige de la joie à la ronde et je sens
La rose de ma joue et son double pétale
S'aviver dans le vase argenté des rafales :
Le long de mon visage, une fraîcheur descend.

Je vois devant mes yeux de fragiles lumières ;
De ma bouche entr'ouverte au hasard, j'ai goûté
Un sorbet délicat de neige et de gaité
Et je le sens se fondre au bord de mes paupières.

J'ai baigné mes dix doigts dans les minces flocons
Et j'en touche mon front, mes lèvres et ma joue,
Et quand à l'aventure au vent je les secoue,
Le jeune monde rit, penché à son balcon.

Et la neige et la joie entremêlant leurs ailes
Sont comme deux pigeons qui s'en vont voyageant
Sans fatigue, dans l'air de cristal et d'argent,
D'un long vol soutenu, tranquille et parallèle.

LE BAUME

Il fait tiède au-dedans et la chambre halète.
Mes membres assoupis pendent à mes côtés
Comme des fruits trop lourds de somptueux été :
Il semble qu'une épaisse écorce les revête.

Mon âme tiède aussi se défend faiblement
Contre cette torpeur sournoise qui l'enlace,
Dont les doubles anneaux emmêlés la menacent :
Inquiétude vague et mol contentement.

Je lève à la fenêtre ouverte mes paupières :
Le grand réflecteur froid, dans le ciel suspendu,
Vous ayant repérés, mes yeux, vaisseaux perdus,
Laisse tomber sur vous sa rigide lumière.

Et la terre du Nord, ouvrant son éventail,
Soulevant de la neige à chaque coup, effleure
Le front qui se fanait aux vitres tout à l'heure
Comme une triste plante au bord d'un soupirail.

LE BONHEUR ÉLUSIF

Le bonheur qui nous fuit, élusif et moqueur,
Pour d'autres que pour soi parfois se réalise,
Et ce bonheur vécu s'ouvre comme une église
Où pénètre au hasard notre profane cœur.

Et l'on crie au bonheur comme on crie au miracle.
Et de son piédestal la Vie en bleu manteau
En se penchant sourit à tous ces ex-voto,
A ces fruits déposés devant le tabernacle.

Respire ce bonheur ainsi qu'un vague encens,
A l'offrande sacrée, il ne faut pas qu'on touche.
Laisse venir de loin son arôme à ta bouche
Et poursuis ton chemin solitaire, passant.

DÉCEMBRE

Décembre, pâle hostie au fond du soleil rouge,
Autel nu de la terre aux arbres dépouillés,
Confessionnal obscur, remords agenouillé
Sur la dalle du sol où nulle ombre ne bouge.

O mois voilé de noir qui vas vers le couchant
Au-devant d'un destin tragique et ne recules
Lorsque, de l'échafaud du ciel, le crépuscule
Vient s'abattre sur toi comme un mince tranchant.

Sur la scène du monde enfin sans artifices,
Au bout de faibles mains dans l'espace levé,
Le vacillant soleil s'efforce d'achever,
Comme un pâle ciboire, un obscur sacrifice.

LA PEINE LÉGÈRE

*Fais dodo, ma peine légère, fais dodo.
Je te berçais, comme un enfant, dans ton berceau
Quand tu étais toute petite.
Malgré toi, je m'endormais vite;
Parfois tu hurlais de rage;
Ma jeunesse aux yeux clos te berçait,
Et le rose de ton visage
À travers les pleurs fleurissait.
Fais dodo, ma peine légère, fais dodo.*

*Et maintenant, te voilà comme un vieil enfant
Si long, si long à s'endormir au bord de l'âtre.
J'entends le berceau raboteux battre la glaise,
Et toi qui geins, mal à ton aise,
Les joues verdâtres,
À quoi bon te tourner le dos ?
Il me faut tirer sur la chaîne...
Fais dodo, ma légère peine,
Fais dodo.*

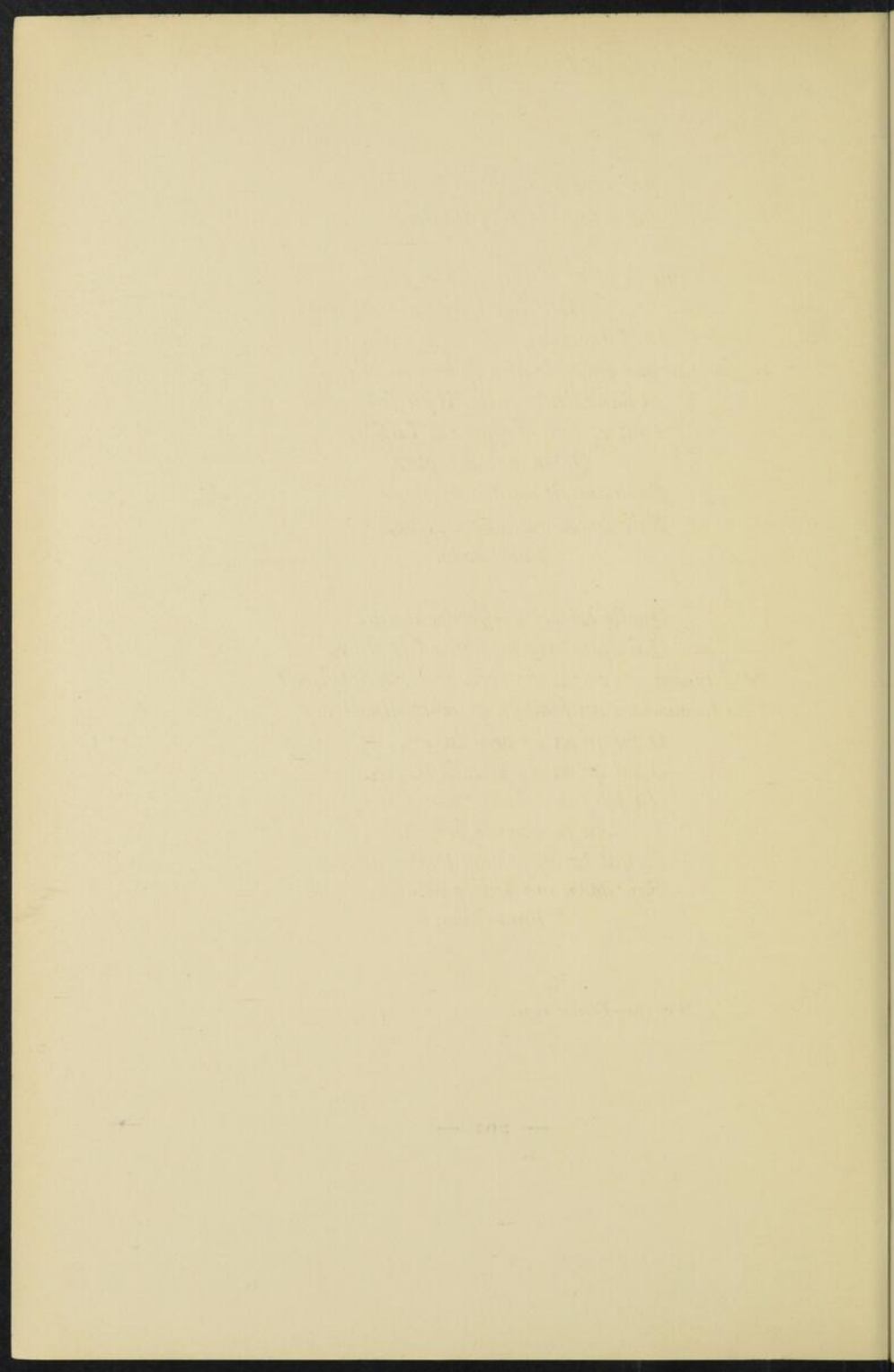
*Je sens ma tête creuse et percée
Comme un grelot;
Le dur métal de ma pensée
Roule et se heurte aux parois vides;
Les rauques mailles des sanglots
Lient le silence;
Ma tête creuse se balance,*

*Ma peine roule dans le vide.
Fais dodo, ma peine légère, fais dodo.*

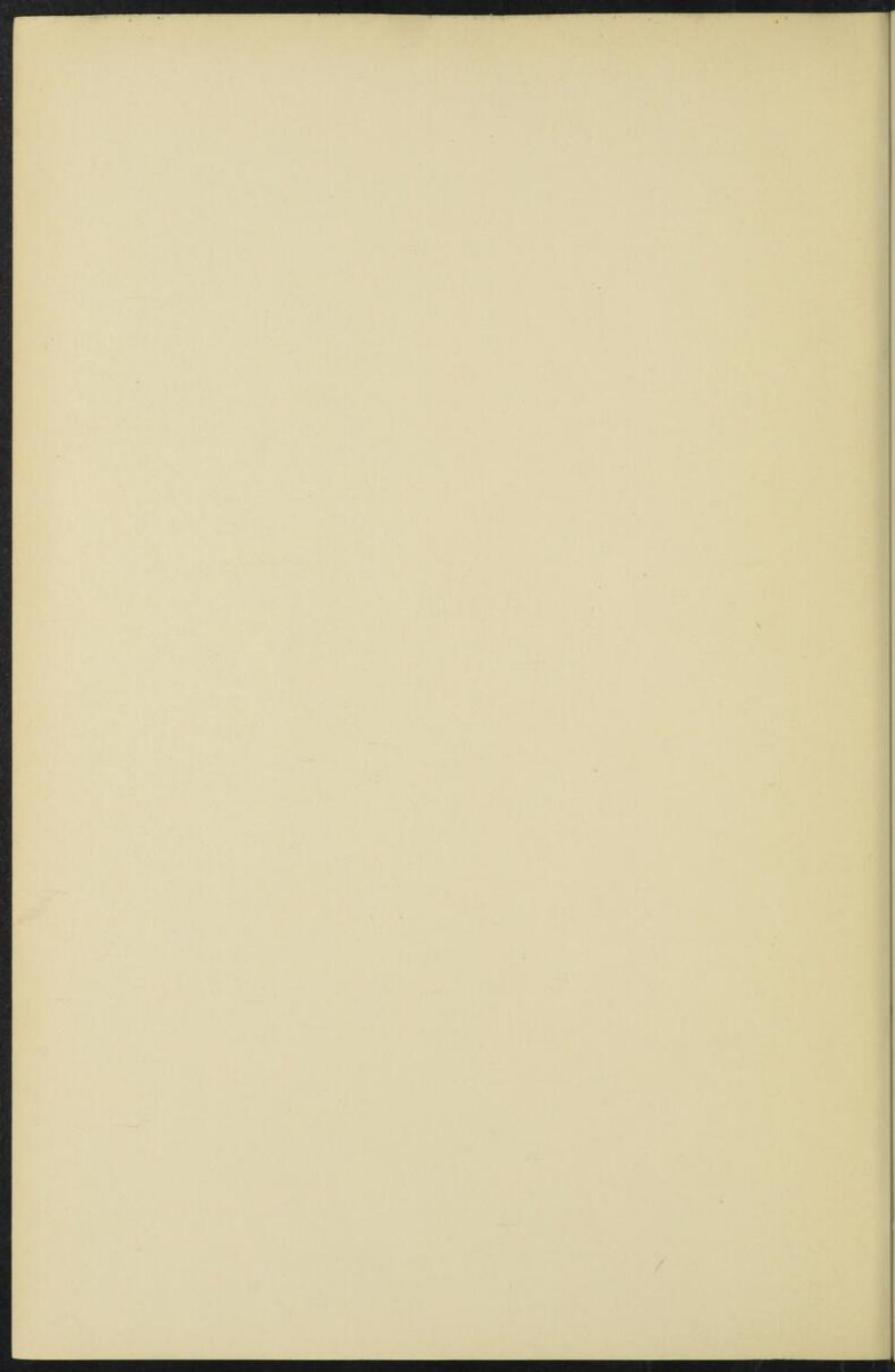
*Toute la peine d'autrefois et celle
Des jours présents se lient ;
De l'ancienne, rien ne s'oublie,
On ne sait pas encor le nom de la nouvelle.
Et dans l'intervalle, il en fut
Tant et tant d'autres à l'affût,
Qu'on ne sait plus
Celle qui fit souffrir le plus.
Fais dodo, ma légère peine,
Fais dodo.*

*Quelle est cette affreuse torture
Qui dans mes membres liés dure,
Et s'apaise, et revient me creuser les mâchoires ?
Vas-tu survivre au fond de la mort illusoire,
O toi qu'on ne peut lasser,
O toi qu'on a pourtant bercée,
Au long des vigiles humaines ?
Toi dont je berce le berceau
Et qui berceras mon tombeau...
Fais dodo, ma légère peine,
Fais dodo.*

Déc. 1920-Février 1925.



TABLE



TABLE

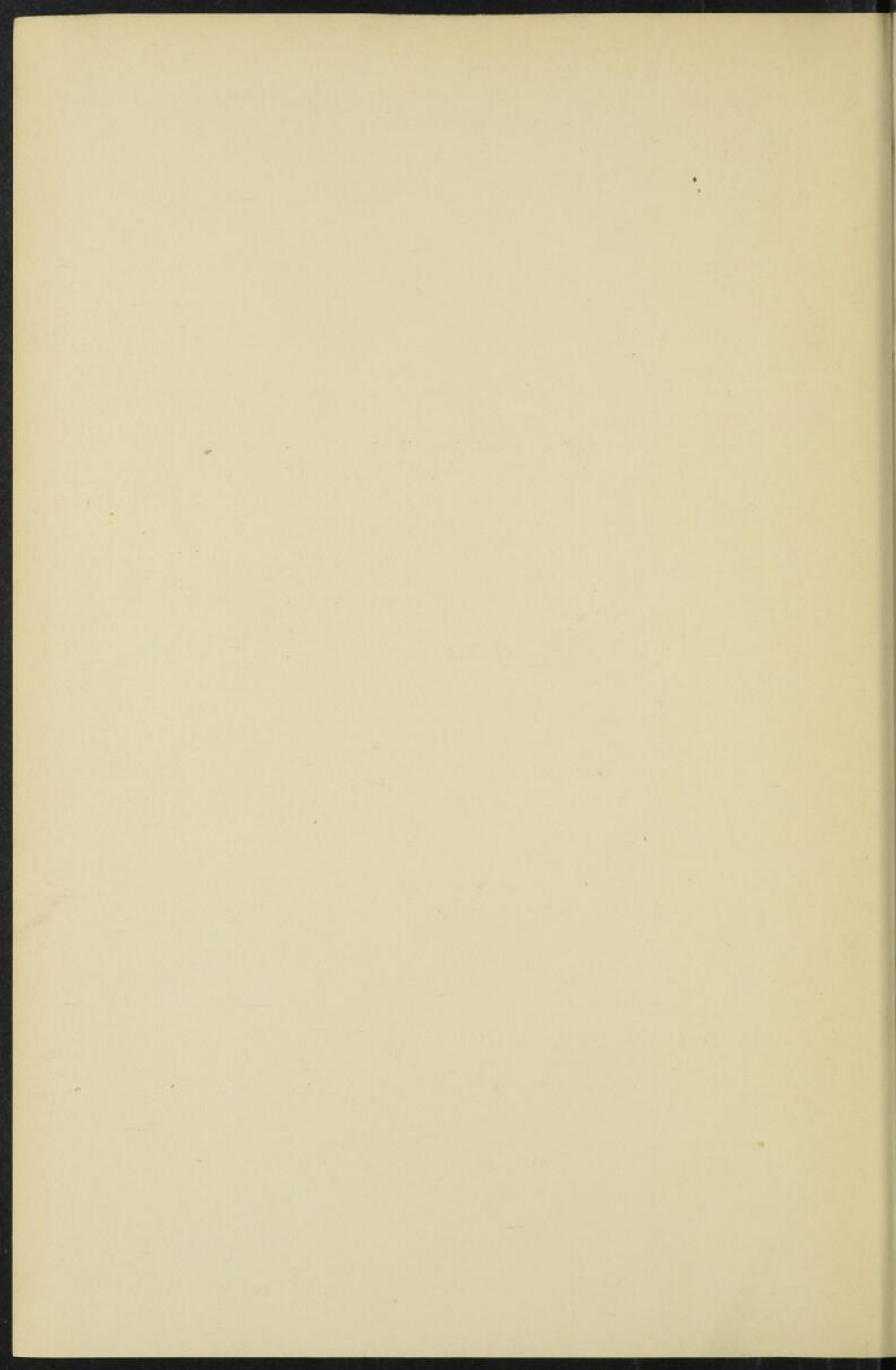
	Pages
Le puits.....	5
Exaltation matinale.....	8
Le plaisir.....	11
L'âme nouvelle-née.....	13
Le frêle rameau.....	15
L'émou furtif.....	17
O don de t'émouvoir.....	19
Matins de l'étranger.....	20
Ne me tiens pas si fort, Jeunesse.....	21
O Sagesse conquise.....	23
Défi.....	24
La montée.....	26
Artifice.....	28
J'oubliais ta présence, ô Mort.....	29
Nostalgie.....	31
Le Bonheur.....	32
Fraternité.....	33
Langueurs printanières.....	34
Falbalas.....	35
Mon grand-père le vieux passeur.....	37
Discordance.....	40
La rose éphémère est la rose.....	41
Dualité.....	42
Impuissance.....	47
Matin de juin.....	49
Au bout des doigts des humbles gens.....	50
Sous le poids d'un nom de fleurs et de larmes.....	51
Le vaisseau de hauts bords.....	53
Le divin roseau.....	54
Poème du grand vent.....	55
L'âme ordonnée.....	60

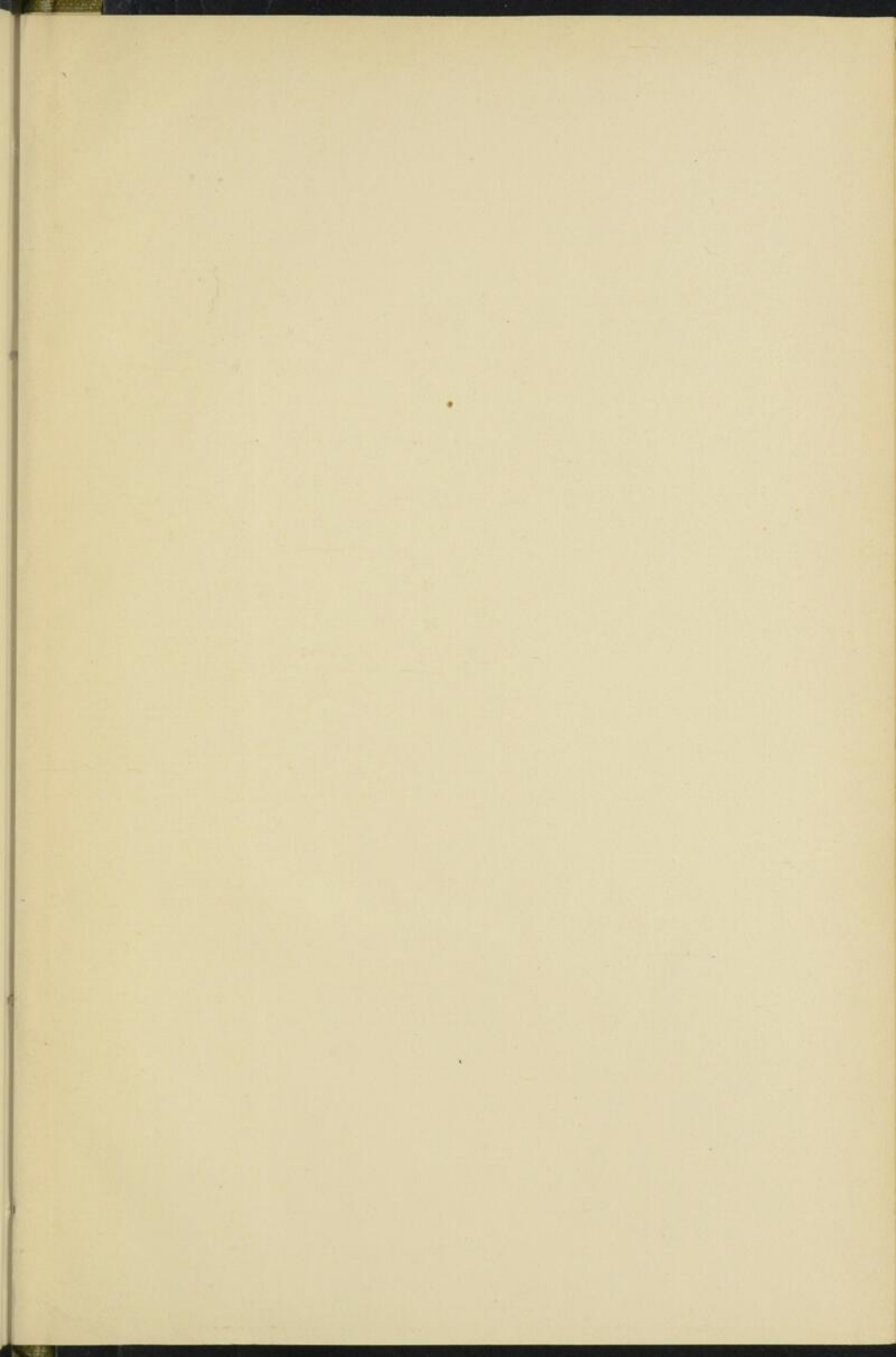
Le site.....	62
La pâle cité.....	63
Crépuscule.....	64
Apparition.....	66
Humilité.....	68
Douces ombres.....	69
Mon cœur est une rouge baie.....	70
Regarde mes yeux usés.....	71
Le buisson vert.....	72
Vers des îles.....	73
Mon âme a sa maison hantée.....	75
L'arbre souverain.....	78
La mort tient son grand livre.....	79
Terre étrangère.....	80
La vague d'épouvante.....	82
Nature morte.....	84
Grisailles.....	86
Les adieux.....	87
Nouvel an.....	88
Vision marine.....	89
La maison de Vie.....	90
L'inaccompli.....	94
Pointes sèches.....	96
Le rêve.....	98
Le champ ingrat.....	99
Fragilité.....	100
Paysages.....	102
O Douleur inconnue.....	103
Le fil d'or.....	104
Il est une douleur secrète.....	106
J'entre dans la douleur ainsi que dans la mer.....	108
A Verhaeren.....	110
La petite joie.....	114
Mes rêves, je sais bien que vous êtes si vastes.....	116
Le sombre écran.....	118

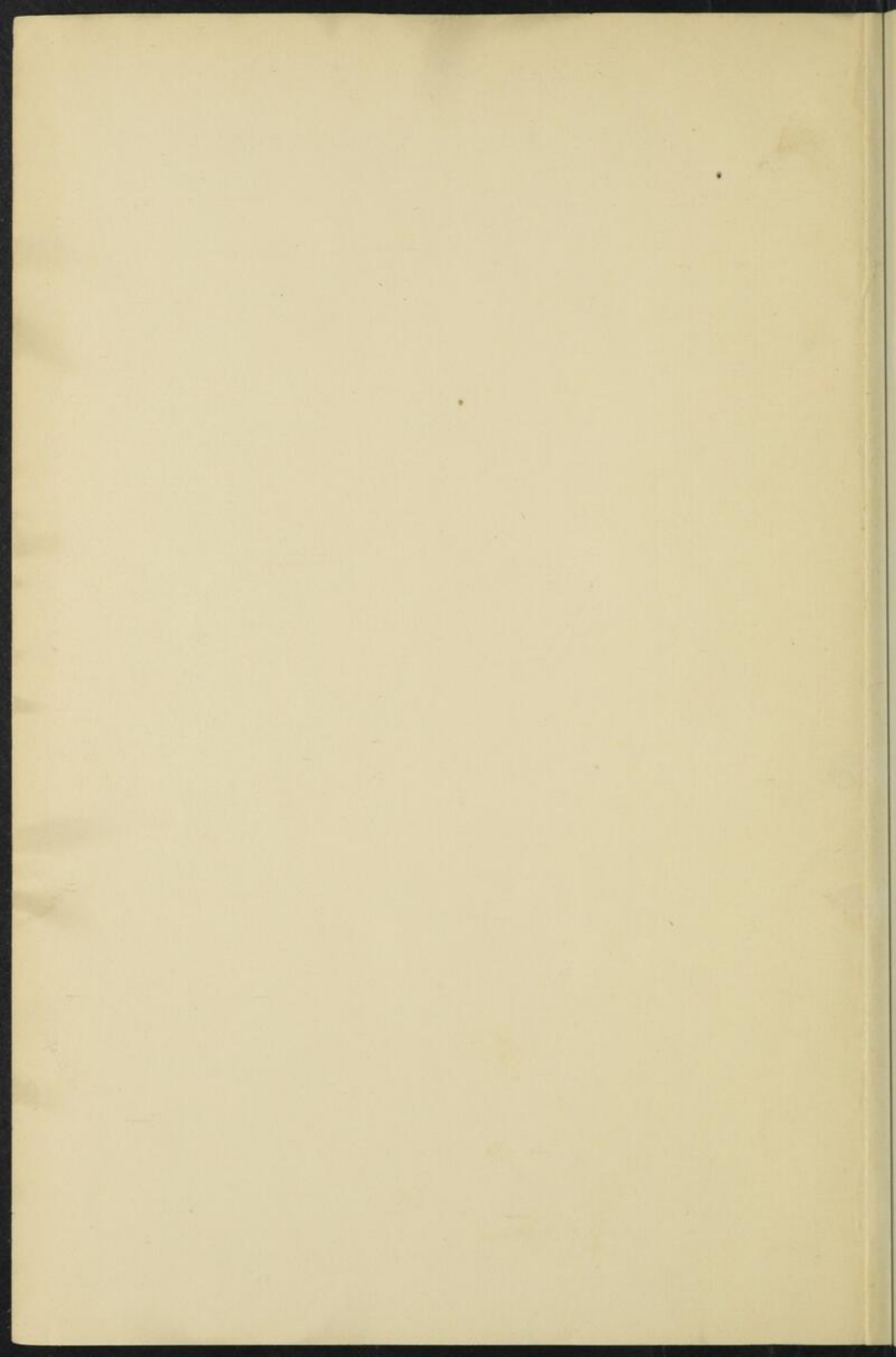
La tour de chair.....	120
Douces visions	122
Simple histoire.....	124
Sur le seuil.....	129
Les moments.....	130
Sur les sommets.....	131
Flaque printanière.....	132
Le reclus.....	133
La toison du sommeil.....	134
Cauchemar.....	135
Pommier d'Avril.....	136
L'Illusion.....	137
A la nature.....	138
Symphonie.....	141
Harmonie.....	142
Calme plat.....	144
Romance française.....	145
Le grand pays aux mains de neige	147
Les chiens couchés de mes erreurs.....	149
Humanité, ma triste sœur.....	150
L'amour qui meurt.....	152
Mon humeur mobile et légère.....	153
Le mystérieux jardin.....	155
L'allégresse	157
Les images.....	159
Mon orgueil, abats ta mâture.....	161
Les mots que l'on poursuit.....	163
Ma souffrance est parfois longue comme la mer.....	165
Le poignant regret.....	166
Le retour.....	168
La pluie.....	169
Torpeur campagnarde.....	171
Mes espoirs, vous dormiez.....	172
Ainsi qu'un champ de lin en fleurs.....	173
Au milieu de mes fragiles joies.....	174

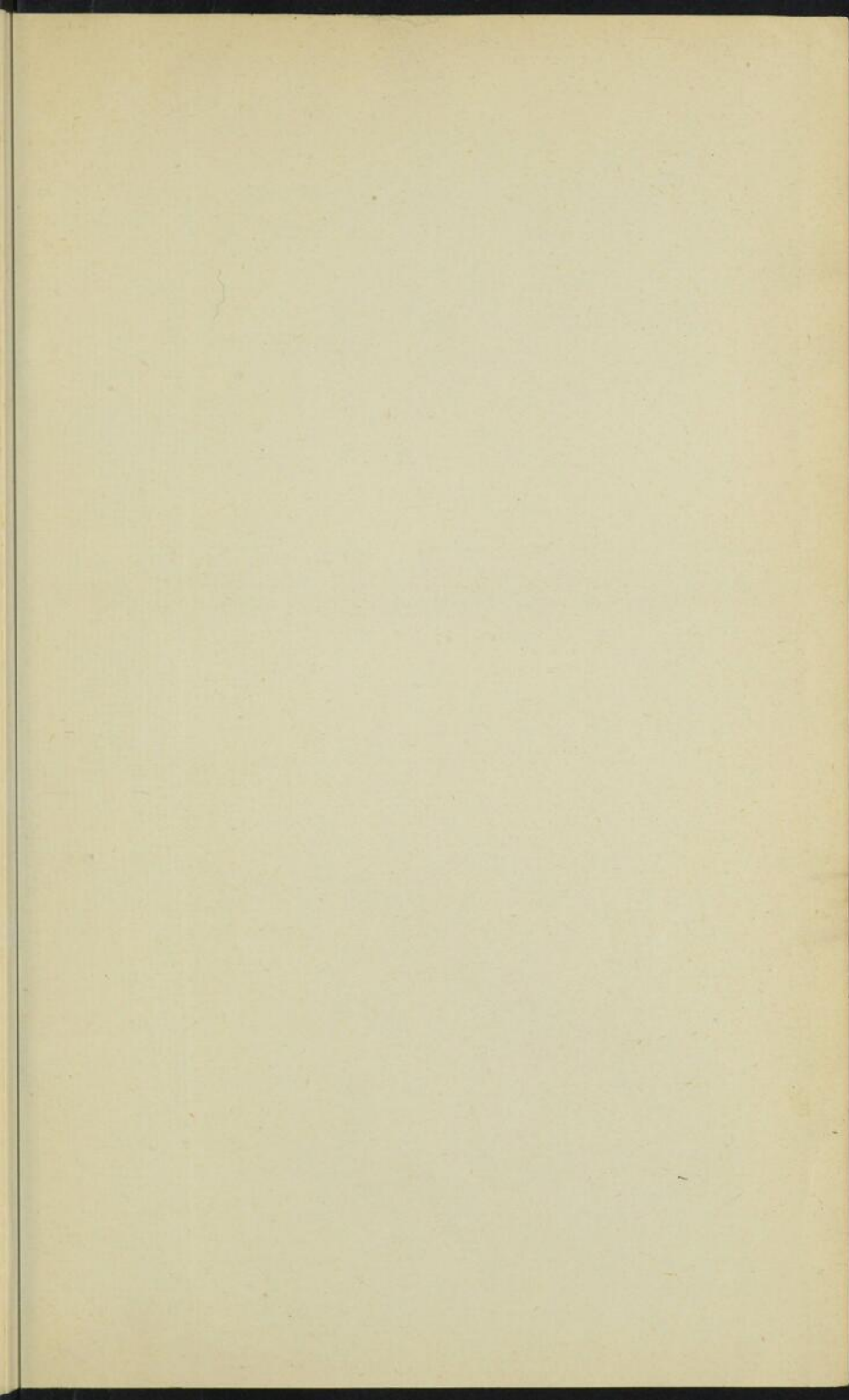
J'ai mis dans mon amour.....	176
La peur.....	180
La solitude.....	181
Le geste.....	182
Les odeurs.....	183
La charge.....	184
Première neige.....	185
La harpe.....	186
Vertige.....	187
Au Canada.....	189
La rose.....	191
Le couteau d'argent.....	192
Révolte.....	193
Souvenirs.....	194
La première danse.....	195
Joie et neige.....	196
Baume.....	197
Le bonheur élusif.....	198
Décembre.....	199
La peine légère.....	200

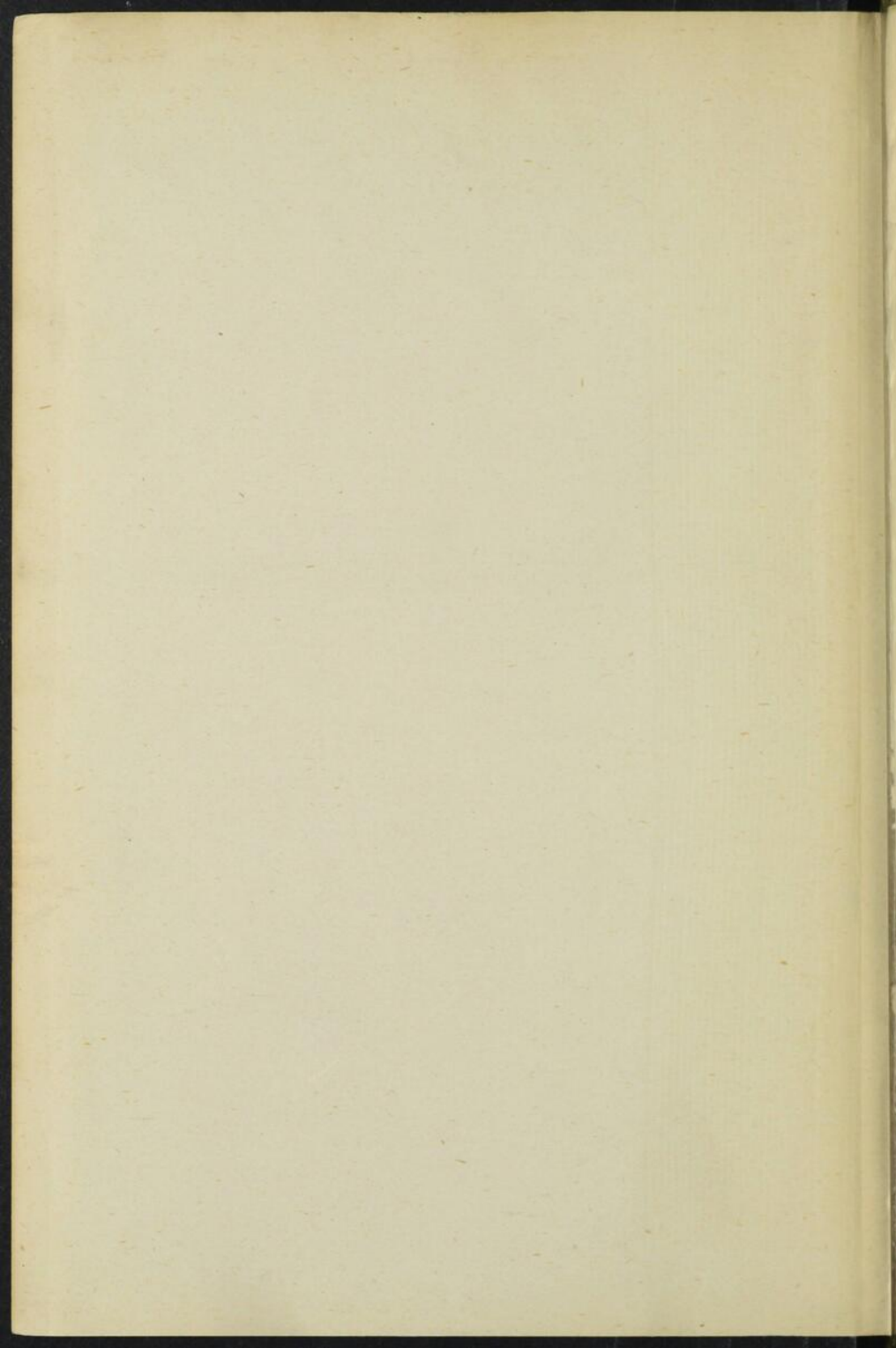
LE PRÉSENT OUVRAGE, ACHEVÉ D'IM-
PRIMER LE QUINZE MAI MIL NEUF CENT
VINGT-TROIS, POUR LES ÉDITIONS
G. CRÈS & C^{ie}, PAR PROTAT FRÈRES,
DE MACON, A ÉTÉ TIRÉ A CINQ CENT
CINQUANTE EXEMPLAIRES (DONT CIN-
QUANTE HORS COMMERCE) SUR VÉLIN
PUR FIL DE MOULEYDIER, NUMÉROTÉS
DE 1 A 500 ET DE 500 A 550.

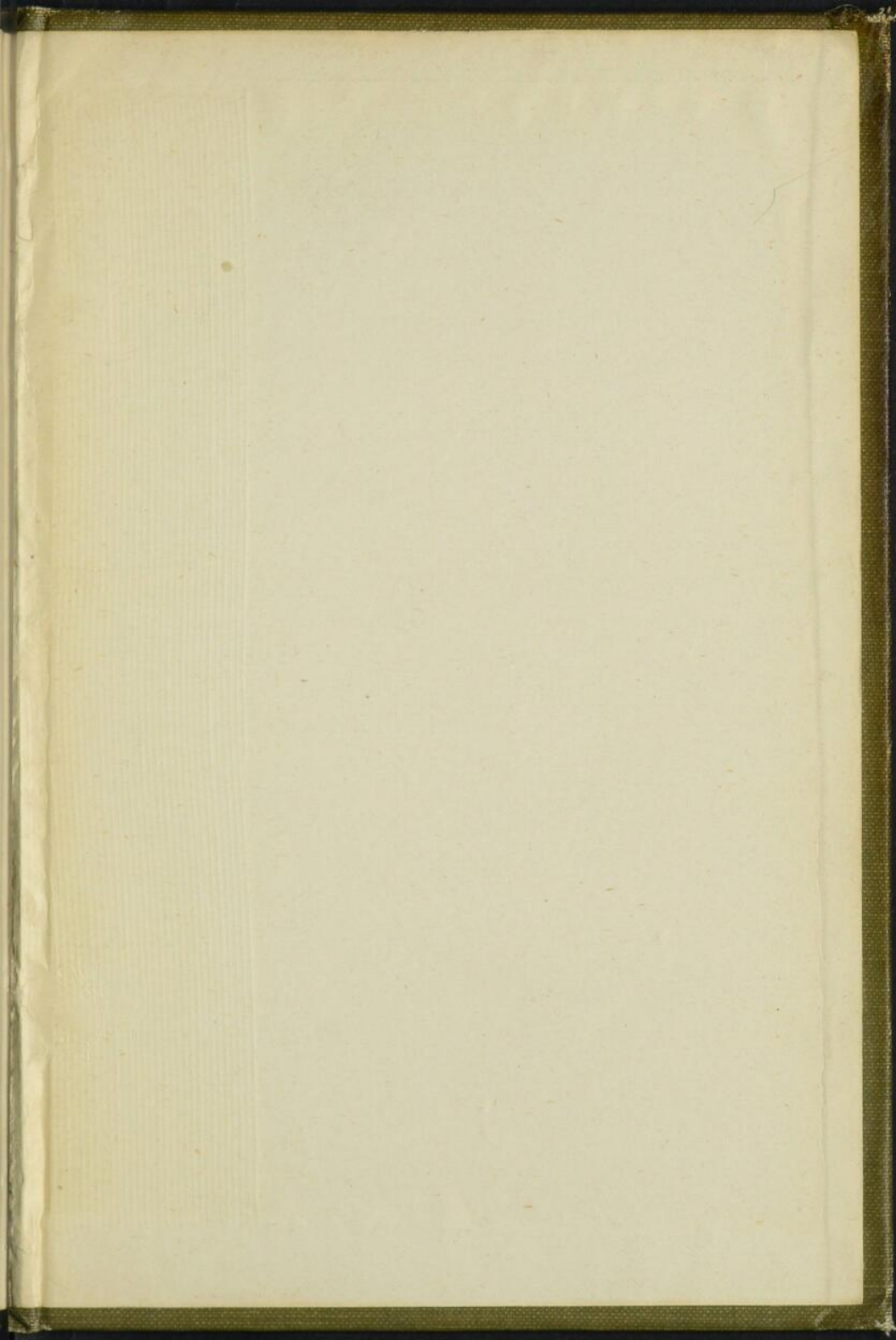












BNQ



000 407 745